

Le Samedi

VOL. II.—NO. 27

MONTREAL 13 DECEMBRE 1890

PAR ANNEE, \$2.50
LE NUMERO, 5 CTS.

LES BIENFAITS DE L'ALBUM



LA PAGE AIMÉE

Le Samedi

JOURNAL HEBDOMADAIRE
PUBLICATION LITTÉRAIRE, HUMORISTIQUE
SCIENTIFIQUE ET SOCIALE.
ORGANE DU Foyer DOMESTIQUE.

REDACTEUR: LIONEL DANSÉREAU

ABONNEMENT
Un An, \$2.50. Six Mois, \$1.25

STRICTEMENT PAYABLE D'AVANCE

Prix du Numéro, 5 Centins.

S'adresser pour les informations, les abonnements et les annonces aux gérants, MM. POIRIER, BESSETTE & NEVILLE, No. 69 Rue St-Jacques, ou par lettre à

LA SOCIÉTÉ DE PUBLICATION DU "SAMEDI,"
MONTREAL.

MONTREAL, 13 DECEMBRE 1890.

CHASSE-SPLEEN

Faire du bien à quelqu'un pour en tirer profit, c'est de l'insure.

En fait de cheveux et de barbe, la teinture ne trompe que celui qui se teint.

Ceux que nous appelons anciens étaient véritablement nouveaux en toutes choses.

Qu'on essaie une fois de rendre le bien pour le mal; on ne vaudra plus d'autre vengeance.

Le seul moyen d'être heureux, c'est de nous occuper du bonheur de ceux qui nous entourent.

Dites du bien des bonnes choses; on trouve toujours assez de gens pour louer les mauvaises.

Les conseils ne font point d'effet. Ce sont comme des marteaux toujours repoussés par l'enclume.

Voulez-vous que je vous indique une bonne manière de vous singulariser? Quand tout le monde attaque une femme, défendez-la.

Travaillez jour et nuit à acquérir de l'expérience; elle vous servira, tôt ou tard, à voir les fautes... des autres.

Si vous êtes assez simple pour tenir à la reconnaissance de quelqu'un, donnez-lui un peu et promettez-lui beaucoup.

MANQUE DE PAROLES

Bonbon, jeune.— Elle est bonne, celle-là, tu ne peux pas la sentir et tu la demandes en mariage! Peux-tu m'expliquer cela?

Bonbon, jeune.— Dame! j'avais dansé trois fois avec elle et au cotillon je ne savais plus quoi lui dire.

UN "POST SCRIPTUM" COMME UN AUTRE

Elle était furieuse; aussi se mit-elle à son charmant pupitre de bois de rose et écrivit:

"Monsieur Arthur—Je regrette de ne pouvoir vous accorder ce que vous me demandez; je ne puis être votre femme. Votre servante, Julie."

Elle s'arrêta, soupira, murmura un: "pauvre garçon" et ajouta:

"P. S.—J'ai réfléchi, cher Arthur, je crois que je vous épouserai avec bonheur; venez sans faute, ce soir, voir votre vraie et aimante Julie."

VARIATION SUR UN THEME CONNU

SUR L'AMOUR

Dire que l'on connaît les femmes, c'est prouver qu'on n'en connaît qu'une — et qu'on la connaît mal.

* * *

La jalousie est le sentiment le plus sincère qu'il y ait en amour.

* * *

Dans une liaison, il y a des gens qui aiment leur amante, d'autres qui s'aiment eux-mêmes, d'autres enfin — et ce sont peut-être les plus nombreux — qui aiment l'amour.

* * *

Quant on éprouve un violent chagrin d'amour, il faut se dépêcher d'en pleurer, de peur d'être obligé d'en rire.

* * *

Chagrins d'amour ne durent qu'un moment; Plaisirs d'amour durent toute la vie.

* * *

Celui qui n'a pas été guéri d'un amour violent, ne sait pas ce que c'est que le bonheur.

* * *

L'amour est comme la guerre: une belle chose quand on en est revenu.

* * *

C'est une chose surprenante, que la même espèce ait pu produire les femmes que nous avons connues, et les mères que nous avons aimées.

LA RÉCOLTE DU "SAMEDI"

(A travers les journaux Parisiens.)

Roquepland disait à un bavard insupportable: "Voulez-vous que je vous donne un bon conseil. Eh bien! tâchez de rester trois jours sans parler; et, quand vous y serez parvenu... continuez!"

Au café, entre négociants:

— Ne me parlez pas de Dupont, c'est un idiot.

— Je ne le croyais que bête!

— Il a étendu ses affaires!

POURQUOI ELLE PLEURE

Lui.— Adieu, ma chérie. Le docteur a dit qu'il n'y avait plus d'espoir.

Elle.— Oh! Jean, mon mari!

Lui.— Ne pleure pas comme ça, nous nous retrouverons dans l'autre monde.

Elle (se consolant).— C'est vrai; j'attendrai.

EN AFFAIRES COMME EN AFFAIRES



Elle.— Comment! monsieur! Vous avez eu l'audace de m'embrasser.

Jeune marchande qui se prépare à faire la demande.— Oui, mademoiselle, et ce n'est que justice. Je ne conclus au marché que sur échantillon.

L'ALPHABET

(Poésie à réciter.)

C'était dans un vieux temple, aux pieds du sanctuaire; La clarte faisait place à l'ombre qui tombait; Un pauvre bonhomme y venait répandre sa prière; En relisant sans cesse un antique alphabet.

Quelqu'un lui dit: — Eh quoi! c'est presque du délire; Plutôt qu'un psaume, echo des haïpes du saint lieu, C'est ce vieux alphabet qu'ici vous venez lire? Quelle étrange prière adressez-vous à Dieu?

Il répondit: — Mon cœur vers le maître des maîtres; Va pour le bien de tous et la fin de nos maux; Mais je ne sais pas lire et j'apele les lettres, Dieu, la haut, dans sa grâce, arrangera les mots.

MOTS D'ENFANTS

Maman.— Je t'avais pourtant défendu de grimper sur le grand noyer et d'aller cueillir des noix.
Richard Lévassé.— Crois-tu que j'y ai été depuis tu me l'as défendu?

Maman.— Où as-tu alors attrapé ces taches de noix fraîches que tu as sur les mains?

Richard.— Ça! je vais te dire. Tu sais, Joe, le fils du menuisier, il revenait avec une planche de noyer noir sous le bras; nous nous sommes battus et comme il pleuvait, la planche s'est déteinte.

Pauvre grand-mère a glissé dans l'escalier et a fait une mauvaise chute; qu'on l'a ramassée sans connaissance sur le palier. On la releva, le docteur est appelé et la pauvre mère a la tête ouverte; puis, pendant un nombre considérable de bandages, frictions, etc.

La petite Fanny était à l'école. Lorsqu'elle revint elle présenta l'accident. Geneviève, elle, comme elle n'avait pas su parler, quand maman visita les lieux où s'était passé le drame, et se tint en sanglotant près de son berceau disait:

"Oh! grand-maman, recommencez ça pour que je voie un peu comme ça s'est fait!"

Mademoiselle Justine, quatre ans, admise dans la chambre de maman pour voir le bébé qui vient d'arriver et qui crie déjà comme un avocat.

Maman.— Où est-il ton petit frère?

Maman.— Les anges l'ont apporté, mon enfant!

Ah! je comprends, il criait trop fort dans le ciel et dérangeait le Bon Dieu; alors le Bon Dieu te l'a envoyé.

Lucie, 7 ans.— Papa, est-ce que tu as vu cela tout de suite quand les anges t'ont apporté à grand-maman?

Papa.— Ne fais donc pas de questions comme celle-là. Tu sais bien que je n'ai jamais été aveugle.

Lucie.— Oh! si; alors pourquoi que tu as dit à maman que tu étais bien sûr, aveugle quand tu t'es marié avec elle?

Professeur.— Tom, épélez mariage.

Tom, 6 ans.— M a r i a g e.

Professeur.— Bien, expliquez le sens du mot maintenant!

Tom.— Je ne sais pas, mais ce que je sais c'est que maman dit toujours qu'elle en a assez.

Passant philanthrope à la porte d'une maison.— Mais tu ne pourras jamais tirer cette sonnette mon petit homme, tu n'es pas assez grand, veux-tu que je la tire pour toi?

Petit homme, 6 ans.— Je veux bien, monsieur.

A peine le bon passant eut-il accompli son action charitable que son obligé détalait avec toute la rapidité possible en criant à son bienfaiteur: "Sauvez-vous, c'est la troisième fois qu'ils viennent ce matin," et le philanthrope confus fut obligé d'expliquer ce qui était arrivé à un monsieur qui, une canne à la main, n'avait pas l'air d'être ni convaincu, ni satisfait.

CHÈRE BEAUTÉ

Elle.— Eh bien! mon bon petit mari, comment aimes-tu mon nouveau chapeau?

Lui.— Pas du tout! le fait est que je ne le trouve jamais bien avec un chapeau qui coûte plus de dix piastres.

UNE RUE CHANCEUSE



Mouchoir d'un d'ubiste. C'est heureux que Jules donne à phasser ici. Sans quoi, l' colonne la était pour tomber.

SON PREMIER MARCHÉ

(Pour le SAMEDI)

Marie-Louise vient de dire adieu à son couvent. Son éducation, pour me servir du terme le plus en vogue, est enfin *achevée*. Il ne lui reste plus rien à apprendre au pensionnat. Elle a été une élève brillante; aussi, la croix d'honneur brille sur sa jeune poitrine. Elle est graduée et prête à briller dans le monde.

La musique, le chant, la peinture, la broderie, les langues mortes, l'italien, voire même un peu d'espagnol, la danse surtout, tout cela lui a été enseigné pendant des années. Elle excelle à se produire dans un salon et ses saluts gracieux feraient mourir de jalousie l'huissier de la Verge Noire.

Riche et belle, avec toutes les qualités que je viens d'énumérer, Marie-Louise n'eut pas de peine à se choisir un mari parmi la foule d'adorateurs qui se présentèrent. Jules Auguste... fut l'heureux mortel; et elle lui fit comprendre assez facilement qu'elle était ménagère aussi accomplie que sa mère et sa grand-mère, citées comme des modèles; un vrai don de famille. Jules n'en douta pas. Doute-t-on jamais dans ces temps-là? Et le mariage fut célébré avec tout l'éclat convenable.

Revenus de leur voyage de noces, ils prirent maison et madame s'acheta tout de suite un amour de petit livre qui sentait son cuir de Russie, à ne point s'y tromper, pour inscrire ses dépenses journalières et les besoins de la maison. Elle se munait également d'un gentil crayon d'or, et d'une merveille de petit panier pour le marché, le plus beau et le plus mignon panier qu'on eut jamais vu. Sa robe de matin était d'une étoffe des plus rares et du goût le plus esthétique; aussi, ce ne fut qu'un cri d'admiration, lorsqu'elle apparut pour la première fois au grand marché Bonsecours.

— Oh! les beaux mignons et ravissants cochons, s'écria-t-elle en s'arrêtant toute émerveillée devant un étal, où, entre autres viandes de premier choix, le boucher étalait, avec complaisance, un certain nombre de petits cochons de lait.

Je vais en prendre deux ou trois, quel prix?

— Cinq piastres le couple, madame, dit le boucher de sa voix la plus suave.

— Ah! ne trouvez-vous pas que c'est un peu cher? Une aune de *bifteck* me suffira pour le

moment. Je voudrais aussi avoir quelques... Oh! oui—quelques ris de veau. Jules m'a bien recommandé de lui en apporter. Des jolis et bien faits, s'il vous plaît, et surtout qu'il y ait beau coup de raisin dedans.

Elle se rendit ensuite chez le marchand de volailles.

— Avez-vous des poulets? lui demanda-t-elle.

— Par pochetées, madame, lui fut-il répondu.

— Combien que ça coûte, une pochetée?

— Quarante centimes la pièce.

— Très bien, veuillez m'en envoyer une pièce, si la pièce n'est pas trop longue.

Puis elle passa à l'étal suivant où elle se mit à ramasser certaines petites roulettes qui lui paraissaient très belles.

— Quelle est cette chose succulente qui sent si bon? s'enquit-elle au garçon aux cheveux roux, derrière le banc, un vrai petit démon.

Du fromage de l'île d'Orléans, mademoiselle, et ce fromage est excellent. En voulez-vous un?

Elle en acheta et demanda ensuite au garçon où elle pourrait acheter des caillies sur toast.

Il n'y en a pas actuellement sur le marché, répondit résolument le jeune farceur. Maman est allée en chercher un voyage et aussitôt après son retour, je vous en enverrai.

Qu'est-ce donc que ces jolis fruits rouges? (c'était des atocas). Oh! qu'ils iraient à merveille avec ma vaisselle de porcelaine peinte à la main! Envoyez m'en un minot.

Finalement, elle se contenta d'une pinte, qu'elle vida dans son petit panier artistique.

— Avez-vous du fruit de poules? dit-elle de sa voix la plus douce à un vieillard qui, quelques banes plus loin, se faisait remarquer par la blancheur éclatante de son tablier.

Le bonhomme se mit à jongler, se gratta plusieurs fois l'oreille, puis soudainement inspiré, il lui dit timidement:

— Ne seraient-ce pas, par hasard, des œufs que vous désirez, madame?

Elle en emporta une demi-douzaine pour faire une omelette à son cher Jules.

Mais l'omelette est encore à faire.

Rendue à sa maison, elle déposa son trésor de panier tout près du feu, en retira les œufs et les atocas, qui, naturellement, se détériorèrent sur sa robe esthétique et la ruinèrent à tout jamais.

Sur ces entrefaites, le beau Jules, entre ce aperçoit l'omelette de nouvelle fabrication, un vrai salmigondis d'œufs, de raisin, de farine et d'atocas, et pour comble de malheur, à peine a-t-il franchi le seuil de la maison qu'une odeur des plus infectes le saisit à la gorge. Le malheureux Jules faillit tomber en syncope et la pauvre chatte qui sommeillait au coin du feu passa la porte pour ne plus jamais revenir.

La chaleur du poêle achevait de fondre le fameux fromage de Québec.

Le lendemain, on se mit en quête d'une bonne maison de pension.

TOUTE MONTRE EST UNE BOUSSOLE

(Pour le SAMEDI)

Peu de personnes savent que la montre est une véritable boussole. Je conversais ces jours derniers, avec un Américain, à Ottawa, et, au cours de notre entretien, je lui demandai dans quelle direction se trouvait le nord, car il est difficile à un étranger de s'orienter dans la capitale.

Il tira aussitôt sa montre, la regarda un instant et me montra le nord du doigt.

Je lui demandai s'il avait une boussole à sa montre.

Toutes les montres, me répondit-il, sont des boussoles.

Et voici son explication: Mettez l'aiguille des heures droite au soleil et le sud se trouve exactement à un chemin entre l'heure et le chiffre XII sur le cadran.

Et pour plus amples explications, il ajouta: Supposez qu'il soit quatre heures. Mettez l'aiguille qui marque quatre heures, bien vis-à-vis le soleil, et le chiffre II sur le cadran indiquera, à ne point s'y tromper, la direction du sud.

Supposez qu'il soit huit heures, mettez l'aiguille, qui indique cette heure, en face du soleil, et le chiffre X sur le cadran vous donnera le sud.

Mon Américain fut tout surpris que j'ignorais ce petit détail.

Sous l'impression que j'étais peut-être le seul être au monde à ignorer le fait, je m'adressai la semaine suivante pendant que j'étais à New-York à l'illustre voyageur Stanley, et je lui demandai s'il connaissait ce moyen si simple de se rendre compte des quatre points cardinaux. Il m'avoua franchement qu'il l'ignorait.

Il se peut que quelques uns de vos lecteurs soient dans le même cas. Je vous transmets donc ce petit renseignement pour leur aider à s'orienter à l'avenir.

L'ETIQUETTE DANS DIVERS PAYS

On parle de l'étiquette européenne. Le Japon rendrait encore des points à l'Europe.

L'impératrice devant entreprendre prochainement un voyage à travers son empire, le décret suivant a été affiché dans toutes les villes qu'elle doit parcourir:

Article 1er.—Lorsque Sa Majesté passera, personne ne pourra la regarder, soit du haut de tréteaux, établi sur les maisons pour sécher le linge, soit par les fentes des portes et fenêtres.

Art. 2.—Toute personne qui voudra voir Sa Majesté devra s'asseoir sur le bord du chemin suivi par l'impératrice.

Art. 3.—Personne ne pourra regarder sa Majesté sans ôter son chapeau, son turban, ou toute coiffure; l'usage des pipes, bâtons ou cannes, est également interdit sur le parcours de Sa Majesté.

Art. 4.—Les aveugles, les manchots ou toute personnes se servant de béquilles ne pourront rester sur le passage de Sa Majesté. De même, en cas de pluie, on ne pourra ouvrir ni porter un parapluie sur le passage de Sa Majesté.

Art. 5.—On ne pourra ni s'approcher de la voiture de Sa Majesté ni la suivre, etc.

UN PEU CELA



(C'est la modiste.)

Delle de La modiste. Desidément, ce chapeau me vieillit. Ne croyez-vous pas? Il me donne l'apparence d'une femme de trente ans.

NOS CHÉRIS



Jeune veuve. — Tu pleures, ma chérie ! Conte-moi ce que tu as.
Juliette. — J'ai mal aux dents, petite mère, et je ne puis pas faire comme toi ; je ne puis pas les ôter.

CE QU'UN PÈRE DE FAMILLE A DE MISÈRE A PRENDRE VACANCE

(Pour le SAMEDI)

Deux jours de congé cette semaine : Dimanche et Lundi. Il s'agissait pour la famille de faire un petit voyage.

Ma chère, dit le mari, je voudrais, que, dans le cours de l'après-midi, tu fisses ta malle, la mienne, et que tu me rencontrasses à la ville à 5½ h. P. M.

Le mari déjeûnait. Il lisait son journal, le plat le plus délicieux qu'on puisse servir à cette heure. Contre son habitude, il avait interrompu sa lecture, pour donner cet ordre.

— Où allons-nous, son père, et combien de temps serons-nous absents ? s'enquit la petite femme, qui était connue des gens de la maison et de tout le voisinage, comme "Ma chère."

— Ne t'en préoccupe pas, reprit le mari, que l'on appelait toujours "Son père." Laisse-moi faire et viens à ma rencontre à 5½ h. P. M., avec le Bébé.

— Vais-je amener la nourrice ?

— Cette question. Pourquoi pas ? Elle est jolie, l'idée de prendre un congé et de ne pas amener la nourrice.

— Mais il y a le linge du blanchissage à recevoir dans la soirée.

— Au diable, le blanchissage ; fais ce que je te dis. Si le linge n'arrive pas à temps, on s'en passera.

— C'est bien. (Mais avec un soupir.)

Au moment où "Son Père" sort, "Ma Chère" lui crie de la fenêtre :

— Où te rencontrerai-je à 5½ h. P. M. ?

— Ah, dit "Son Père." Femme adorable. Je me demandais si tu allais penser à cela. J'attendais. Voyons. (Il regarde sa montre. Un homme regarde toujours à sa montre, s'il en a une, lorsqu'il est en peine ou qu'il est poussé au pied du mur.) Rencontre-moi au coin de... Non, non, non ! Attends un peu ! Oh ! j'enverrai une voiture et tu me trouveras à la gare. "Ma Chère," au revoir.

Et il est parti. Sa femme ne tient pas en place de la journée et fait mille conjectures sur le lieu de leur promenade.

A 5½ h. P. M. précises "Ma Chère," "Bébé" et "La Nourrice" sont à la gare.

"Son Père" arrive à 6.10 heures et le train part à 6.15 hrs. Il prend "Bébé" dans ses bras et se précipite vers la porte d'entrée. "Ma Chère" et "La Nourrice" s'élancent sur ses pas. Il produit son billet et passe au milieu de l'encombrement. L'homme, préposé à la porte, arrête "Ma Chère" et "La Nourrice" qui appellent "Son Père" de toute la force de leurs poumons. Il pose "Bébé" sur une brouette et revient en toute hâte à la porte identifier les deux trainardes. Enfin

elles passent, mais horreur des horreurs, il avait placé "Bébé" sur le derrière de la voiture et celui-ci l'avait fait basculer. Heureusement qu'un commis voyageur avait recueilli "Bébé" ; mais en voyant arriver la mère, il le lui remit en disant :

— Voici votre bébé, madame, mais une autre fois, ayez en soin vous-même, car cet homme est un véritable idiot.

La petite dame, qui n'avait jamais entendu, avant cela, faire des remarques dérogatoires sur l'intelligence de son mari, en fut horrifiée et comme pétrifiée. Mais le père avait aussi entendu.

— Vous êtes d'une impudence... s'écrie-t-il.

— Vous pareillement, répond le commis, en ôtant son chapeau pour saluer la dame.

— Je ne sais pas ce qui me retient de te rosser d'importance, et il consulta sa montre pour voir s'il en aurait le temps.

Mais les chars sont en marche et comme ils sortaient de la gare, "Ma Chère" se hasarda de demander :

— Où allons-nous ?

— Tiens-toi donc tranquille, "Ma Chère," tu le sauras ce soir. C'est une surprise que je te ménage. Il faut que je me repose. Le médecin m'a dit, l'autre jour, que je deviendrais fou, si je ne prenais pas de distraction. As-tu emporté mes patins ?

— Mon Dieu, non, "Son Père." Comment pouvais-je deviner que tu en aurais besoin ?

— Oh ! sans doute, tu ne le pouvais pas, "Ma Chère." Oh ! non, songer à moi aurait été la dernière de tes préoccupations. Mais qu'a donc "Bébé" ? Pourquoi donc cette triple idiote de nourrice ne voit-elle pas ce qui le fait crier ? Il me semble que tu pourrais bien te donner la peine d'y voir toi-même et me laisser reposer un peu. Le médecin dit que je vais devenir fou, si je ne prends pas un peu de repos. O-o-oh ! Ouf ! Que je serai donc content, lorsque je commencerai à entrevoir Vaudreuil !

— Comme cela, nous allons à Vaudreuil. Oh ! L'hôtel est fermé ! ("Ma Chère" se pâme).

— Ah ! tu as enfin trouvé le mot de l'énigme.

C'est étonnant ! Eh bien ! non, nous n'allons pas à Vaudreuil, nous allons à Ottawa.

"Son Père" se renverse sur le siège et se voile la figure avec son journal, parce que sa femme avait essayé de découvrir le but de leur voyage avant qu'il eût jugé à propos de le lui révéler.

C'ÉTAIT L'AUTRE

L'autre soir, Bouleau sortait du club des panés, royalement ivre. A peine avait-il fait cinq pas qu'il glissa sur l'une des surfaces asphaltées qui font la gloire de Montréal, juste au moment où Bouleau, sobre pour la circonstance, s'adonnait à passer. Il remit l'infortuné clubiste sur ses pieds. Mais ce dernier était de mauvaise humeur, et croyant avoir perdu son chapeau dans ce *struggle for life*, il interpella son sauveur :

Bouleau. — Mon chapeau ! (S'animant.) Voyons, veux-tu me chercher... mon... cha... peau ?

Rouleau, (riant). — Mais, ton chapeau, il...

Bouleau. — Chsais, m'chapeau par terre, cherche-le ; m'entends-tu pas ?

A ce moment, notre clubiste, portant la main à son front, y rencontre son gibus. Alors, après un moment de réflexion, il apostrophe son ami en le regardant fixement :

— Bouleau, faut que tu sois bien distrait ou bien ivre pour ne pas voir que j'ai mon chapeau sur la tête. Tu as tort, mon vieux, de continuer cette existence là, ça va te tuer. (Il pleure.) Pauvre ami, faut-il que tu en aies pris ; ivre à chercher mon chapeau par terre, quand je l'ai sur ma tête ! Si tu ne prends pas la tempérance ce soir, tu es un homme mort.

JUSTE MESURE

Brown. — Le prix du charbon est variable, hein ?

Robinson. — Oui, les cours sont très changeants, mais le poids reste stationnaire, dans les environs de 1,600 livres par tonne.

PAIEMENT EN NATURE

Smith. — Est-ce que cet imposteur qui se fait passer pour un ministre vous a jamais rendu les cinq piastres qu'il vous a empruntées ?

Adèle. — Non, mais j'ai pris de sa marchandise en échange.

Smith. — Sa marchandise ?

Adèle. — Oui, je l'ai forcé à m'épouser.

LA VIE DE MÉNAGE A CHICAGO



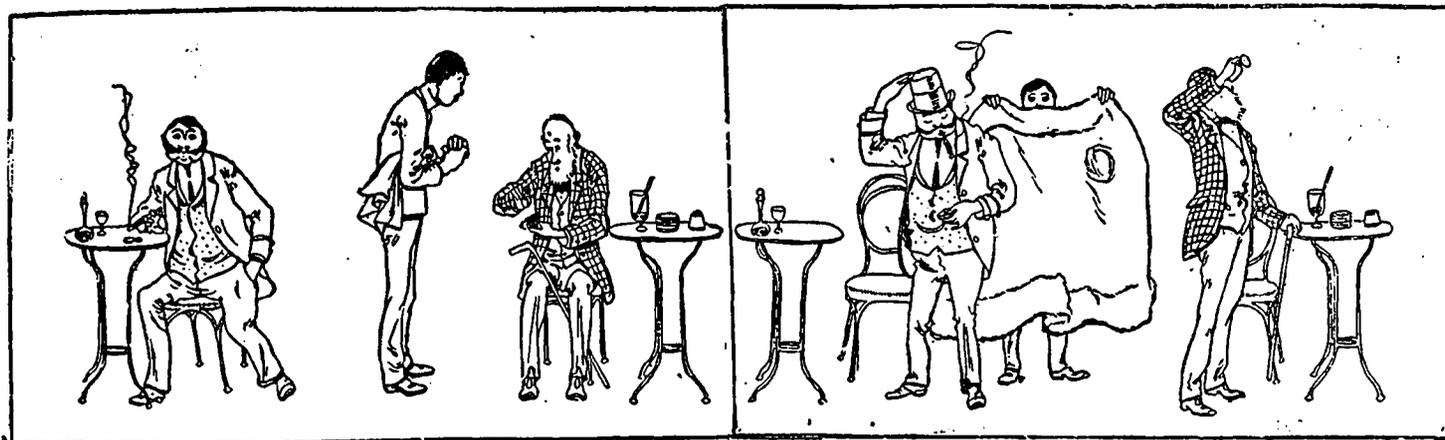
Marchand retenant les services d'un petit messager. — Devoires-tu chez ton père ?

Le petit garçon. — Non, chez mon beau-père.

Le marchand. — Ah ! Ta mère s'est remariée.

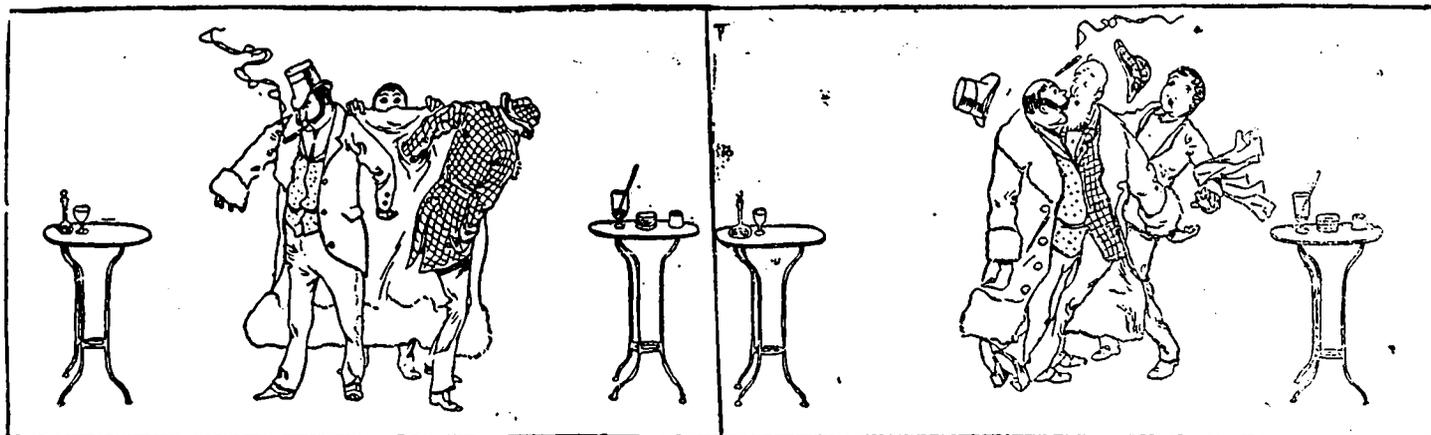
Le petit garçon. — Oui, monsieur, trois fois : elle marche sur la quatrième.

QUAND ON A LE MALHEUR DE NE PAS ETRE MANCHOT



*Le monsieur à droite. — Garçon, mon pardessus.
Le monsieur à gauche. — Garçon, un dernier petit verre et mon paletot.*

Le garçon. — Voilà, monsieur



Le monsieur de gauche croyant qu'il s'agit de lui, enlève le bras gauche...

Et de là quelques instants bien sentis au point de jonction.

LE COUT D'UN MENSONGE

(Pour le SAMEDI)

C'était le 8 décembre au soir et le train revenant de Québec regorgeait de monde. Un monsieur d'un certain âge et dont les traits ne respiraient que la bonté, après avoir parcouru inutilement le char dans lequel je me trouvais, s'aperçut tout à coup qu'un certain siège avait une place vide, si l'on excepte un petit porte-manteau qui l'encombrait. Au fond du siège était blotti un bourgeois de contours assez ronds.

- Siège vacant ? demande le nouveau venu.
- Non ! grommela le gros personnage.
- Personne pourtant n'occupe ce siège.
- Sorti. Vous le voyez, là, sur la plate-forme ; va revenir.

Je crus m'apercevoir que le nouvel arrivé avait des doutes assez sérieux sur la vérité de ce qu'on lui disait, car il reprit du ton le plus débonnaire.

—Eh bien ! je vais m'asseoir jusqu'à ce que votre ami soit revenu.

Le gros homme lui lança un de ces regards qui donnent le frisson, mais il ne dit mot. Le train se mettait déjà en marche.

—Votre ami est en retard, interposa notre personnage.

Et comme la vitesse du train augmentait, il s'écria d'un ton plein d'intérêt en suivant du regard l'individu sur la plate-forme désigné par le gros monsieur.

—Votre ami a manqué son train.

Et puis aussitôt :

—Mais il ne perdra pas son bien.

Et il lança en dehors le malencontreux porte-manteau avec tant de forces qu'il faillit tuer le chef de gare.

Le gros homme fit un effort surhumain pour sauver le pauvre sac ; mais sans succès. Il tempêta comme un luron et se répandit en invectives des plus grossières.

Le porte-manteau naturellement lui appartenait et il avait eu recours à cette méchante ruse pour voyager plus à son aise.

On dit que de, de ce jour, l'expérience lui a profité et qu'il a décidé de ne plus voyager avec un portemanteau.

TROP SAVANT

Un amateur avait dressé un cheval et le faisait mettre à genoux rien qu'en lui touchant le garrot du bout de son fouet.

Un jour qu'il chassait avec un ami, il fit agenouiller l'animal devant une perdrix, faisant croire à son crédule compagnon que ce cheval était pour la chasse aussi bon qu'un chien d'arrêt.

L'ami acheta naturellement l'animal ; mais un jour qu'il traversait une rivière avec son nouveau maître, le cheval touché subitement au garrot s'agenouilla et fit prendre un bain forcé à son cavalier.

Grande colère de ce dernier, qui s'en va chez son vendeur et lui reproche de lui avoir vendu un animal vicieux.

—Vicieux ! s'écrie ce dernier ; loin de là ; je vous ai dit qu'il pointait comme un chien d'arrêt, et il vous l'a prouvé. Quand vous avez pris le bain dont vous parlez, c'est que le noble animal chassait un saumon devant vous et il voulait vous envoyer le prendre ; car il est aussi fort pour le poisson que pour le gibier. Si vous ne l'avez pas pris, ce n'est pas une raison pour venir dénigrer la magnifique bête que je vous ai cédée.

POUR NOS BÉBES

L'AMBITIEUX

Alezan le poulain, avec Griset l'aun
Et Cornillet le bouvillon,
Camarades de pâturage,
Parlaient un jour entre eux de leur apprentissage.
—Moi, dit Griset, je reste à la maison ;
Je veux être meunier et remplacer mon père.
—J'irai par le pays portant farine et son.
Alors, dit Cornillet, on se verra, j'espère.
—Moi, j'entre à la St Jean chez mes oncles les bœufs.
Qui ! Je veux devenir fin laboureur comme eux.
—Peuh ! croupir au pays, paysan, pauvre hère ?
Pour n'arriver à rien se donner bien du mal ?
Merci ! dit Alezan. Moi, je vais à la guerre,
Et je veux devenir cheval de général !
—Cheval de général, oh bien ! cela n'est guère.
Moi, je veux devenir, dit le malin Grisset,
Ane du roi d'Yvetot !
—Et moi, fait Cornillet qui se voit en arrière,
Tout cela ne me tente pas ;
Mais je vais à Paris et je deviens bœuf-gras !
Se raillaient-ils ? ou bien, rivalisant de gloire,
Autant que le poulain s'en faisaient-ils accroire ?
Griset et Cornillet avaient trop peu de bon sens.
Ils aimaient leur pays, leur métier, leurs parents ;
Sans plus prétendre à briller dans l'histoire,
Ils restèrent chez eux et vécurent contents.

Le fringant Alezan, avec sa gloriole,
Partit, mais ne parvint pas haut.
Reforme pour quelque défaut,
Il dut s'en revenir trainer la carriole
Au moulin de l'ami Griset.
Il aurait pu jouir de ce bon petit lot ;
Mais un ambitieux n'aime jamais sa place.
Il ne voulut pas être heureux ;
Il n'accepta son sort qu'en faisant la grimace,
Et jema sur le bien, sans pouvoir mordre au mieux.

EST-CE HUIT, EST-CE QUINZE ?

Baptiste.—Tiens, Pierre ! te voilà revenu au pays, il y a bien dix ans que tu es parti pour les États ! Tu es marié ? As-tu une grosse famille ?
Pierre.—J'ai trois fils et chacun d'eux a cinq sœurs.
Baptiste.—Seigneur ! dépêche-toi de demander tes 100 arpents.

AUTRES TEMPS, AUTRES MŒURS



Lui. — A qui serais-tu donc, chère?

Elle. — Je remercie Monsieur Champlain de ses bonbons. La fait est que tu ne m'en apportes jamais maintenant, toi qui peus tant...

Lui. — C'est que, ma chère, je n'en ai pas les moyens.

Elle. — Tu n'en foudrais pendant que j'étais fille.

Lui. — Oui, mais, dors, c'est ton père qui achetait tes robes et tes manteaux.

CHIEN ET CHAT

Chiens et chats se gardent toujours
 Quelque compliment à rebours.
 Chat, tu ne fais que te toiletter,
 Chien, la tenue n'est jamais faite.
 Tu dors, chien, frotte ton nez,
 Surtout au sel, gorgonzola, tout l'est bon.
 Va, toi, tu es coupé en chatte mite.
 Toi, toi, tu es un bœuf, pour être bien vite.
 Tapin ! — Bonbon ! — Ainsi de suite.
 Encore ils se happent à coups,
 Et l'on met chien et chat, adieu.

L'ART DE DIRE DES VERS EN SOCIÉTÉ

On s'occupe énormément, cet hiver, de... on n'ose plus dire, de déclamer des poésies dans les salons ! Voici à ce sujet une jolie préface de M. Coquelu sur l'art de bien dire. Des conseils sur ce sujet d'un tel professeur ne peuvent être que bienvenus.

« Le professeur ou le conférencier ont affaire à un public restreint, souvent spécial ; ils sont louteurs ou orateurs ; c'est la diction qui leur importe. Au vrai public, à la foule, c'est l'action qu'il faut, par conséquent l'acteur. C'est pour cela qu'à mon sens la forme poétique la plus convenable à la recitation publique, c'est précisément ce petit drame raconté qui s'appelle l'écrit. Il ne faut pas me faire dire plus que je ne dis : je n'exclus aucun genre ; on peut tout faire goûter avec de l'adresse ; je dis seulement que ce qui intéresse le plus la foule, ce noble auditeur, si vivement compréhensif, mais si facile à distraire, et par conséquent à ennuyer, c'est l'action. Dites-lui ce que vous voulez, mais que ça marche. Vous pouvez réussir avec une ode, l'ode, allée, rapide, emportée, remuant les sentiments lyriques de la foule, peut soulever d'immenses enthousiasmes ; mais c'est à condition que le mouvement y soit ; et le mouvement, c'est l'action, si donc vous voulez faire applaudir une ode, mettez-y un peu de la *Marseillaise*... »

« La gamme du récit est au si étendue qu'on

voudra. Tel sera drame, tel une comédie, tel une idylle, tel enfin une petite épopée.

« L'essentiel est d'intéresser. Bien entendu sans sortir de l'art. Il ne s'agit pas de rimer richement un fait divers. Il faut le rayon, le trait lumineux, vibrant, vivant : la poésie enfin... »

« Tout ce qui est d'exposition ou de description doit être débité avec la plus grande simplicité. Pas de hâte, pas d'emphase. Le ton du narrateur, presque le ton du lecteur, qu'en puisse croire, si voulez, que vous tenez le livre à la main ; le décor est ainsi, les personnages sont tels ; voilà qui va bien, vous mettez le public au fait.

« Dites le vers naturellement, en ayant regard avant tout, au sens et à la ponctuation.

« Pour l'amour de Dieu, ne le chantez pas ! mais n'en faites pas non plus de la prose.

Et pour cela, observez le rythme.

« C'est à dire le mouvement du couplet poétique, l'enchaînement des vers, la quantité, cette harmonique distribution de syllabes, longues ou brèves, au bout desquelles, par intervalles égaux, la rime revient caresser l'oreille.

« Pour moi, celui qui dit, comme celui qui chante, doit pouvoir être accompagné.

« Si par exemple un vers m'a pris juste quatre temps pour le dire, le suivant, celui qui rime, me doit prendre aussi quatre temps juste.

« Mais le sens peut exiger qu'il soit lancé, dit plus vite ! En ce cas, je le dis plus vite, mais je le fais entendre imperceptiblement, ou j'y intercale un silence, fût-ce un quart de soupir, — et je parlais ainsi à la mesure.

« Aux vers suivants, je presse ou je ralentis, selon le cas ; mais toujours de deux en deux, selon la même loi.

« C'est donc de la mathématique ! Parfaitement. La plus folle verve doit être calculée.

« Je reviens au récit.

« L'action n'étant pas encore lancée vous pouvez caresser le détail, sans vous attendre toutefois, sans faire un sort à chaque vers : des effets répétés fatiguent l'attention et peuvent la jeter sur une fausse piste.

« Détaillez donc, mais allez votre chemin, *adagio* ; et ne posez, selon le mot du poète, que comme l'oiseau se pose sur la branche, sans peser, sans rester.

« Puis à mesure que vous avancez dans l'action, échouez le débit, prenez parti ; négligez tout à fait les mots pour l'idée qu'ils représentent ; plus de broderie poétique ; jouez ; vivez ; s'il y a dialogue, soyez celui qui parle, relétez ce qu'il sent, rendez ce qu'il souffre, jetez ses cris ; même dans les incidences où l'acteur reparaît et continue le récit conservez le mouvement acquis, restez au diapason, allez *espresso*, de façon que le public ne cesse pas une seconde d'être empoigné, entraîné, emporté, jusqu'à l'explosion finale, qu'il faut savoir faire désirer sans la faire entendre, et détacher avec netteté ; soit par un élargissement et comme un épanouissement de la phrase, soit au contraire par un contraste de ton, mais toujours naturel. Et si, après l'explosion, il reste quelques vers de conclusion, reprenez le ton plus calme du narrateur, mais en gardant la note et l'émotion du drame, et finissez comme vous avez commencé, simplement.

« Voilà le procédé général, susceptible sans doute de bien des accommodements, mais dont l'essentiel demeure toujours ; l'essentiel, c'est la loi du *essendo*.

« La chose est, on le voit, bien simple. On pourrait, il est vrai multiplier les observations accessoires. Il est évident, par

exemple que dans un monologue, dans un récit dont le narrateur est en même temps le héros, il faut, dès le début poser son bonhomme en adoptant le ton convenable à son caractère et à sa position sociale. L'attitude même alors n'est pas indifférente. Ainsi, je dis toujours le *Navragé* assis : il s'agit en effet d'un vieux matelot narrant ses aventures aux gamins de port, et l'attitude assise en met mieux en scène la familiarité.

« Dans les récits comiques, même procédé, il faut tout de suite caractériser le personnage ; mais là aussi, commencer discrètement, en douceur, par les effets de demi-teinte, les pauses, les inflexions de voix, puis s'animer, presser, donner de la voix, du geste et de la physionomie, se faire entendre par les yeux en même temps que par les oreilles, chauffer, faire feu de toutes pièces, le rire jaillissant du rire, on peut arriver par une simple accélération de mouvements à des effets presque irrésistibles.»

THÉÂTRE ROYAL

Ils sont bien nombreux à Montréal ceux qui cherchent les moyens de passer une soirée agréable. Ceux qui prennent le chemin du Royal n'ont jamais raison de regretter leur soirée. En effet, que de choses aimables on y voit chaque semaine.

De ce temps-ci on y joue *The Boy Tramp*, un mélodrame en 1 acte. Richard Earlson, un prodige, conseillé par Myra Wayne, une maîtresse de maison de jeu, tue son frère afin d'hériter des millions des Earlson, il enferme dans un asile la femme de son frère. « *The Boy Tramp*, » qui est le fils de cette femme et qui a été enlevé quand il était enfant, paraît sur la scène, il délivre sa mère et punit le coupable.

M. Augustin Neuville joue le rôle du « *Boy Tramp*, » et il a été fort applaudi. Miss Mattie Aubrey, dans le rôle de « *Sally Giles* » a plu beaucoup à l'auditoire par son chant et sa danse. Mme Neuville dans le rôle de « *Mildred Earlston* » au point de vue dramatique remporte, à chaque séance, les honneurs de la soirée. Les acteurs s'acquittent bien de leur rôle et l'auditoire s'est montré enthousiaste.

Ceux qui n'ont pas encore eu l'avantage d'assister aux représentations de ce drame ont encore samedi après midi et samedi soir pour en profiter.

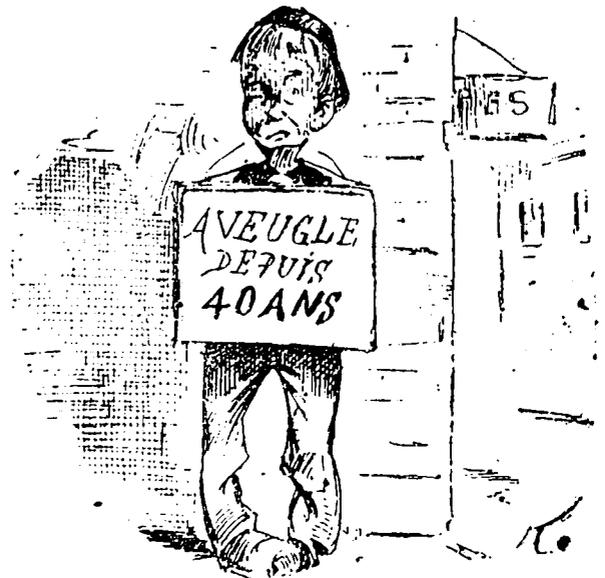
La semaine prochaine Hynes et Remington présenteront au public Montréalais une comédie musicale qui, nous n'en doutons pas, plaira beaucoup. Les jours eux américains en font beaucoup d'éloge.

TALENT INCOMPLET

Elle. — Cet homme parle comme un livre.

Lui (baillant). — Certes, mais c'est fâcheux qu'on ne puisse pas comme dans le livre sauter les passages ennuyeux.

GUIGNON INEXPLICABLE



« *Tonnie* qui a réussi à voler la pancarte d'un aveugle, mais qui ne sait pas lire. C'est incroyable. Avec cet écriture là, il ramassait jusqu'à deux piastres par jour ; et moi je n'ai pas fait un sou de la semaine.

REGLES DE PRONONCIATION

Les liaisons ne se font pas d'une manière régulière dans notre langue française si riche d'exceptions. Dans le fond nous ne sommes guère méticuleux et l'usage est beaucoup plus accepté parmi nous que la règle de la grammaire. Il paraîtrait même affecté et ridicule dans bien des cas, de s'y conformer strictement. Les personnes à prétention veulent s'en tenir strictement aux règles, et de là, souvent des susceptibilités impossibles. Par exemple :

S. On doit lier la consonne *s* pour unir un article à un nom, un nom à un adjectif, et réciproquement ; un pronom à un verbe et un auxiliaire à un participe : *Les enfants* ont parfois des *îles étroites* ; ces *grands arbres* ; nous *avons eu* des ennemis, etc. ; de même après une préposition et une conjonction : il sortit *après eux*, mais il n'arriva *pas à temps*.

Autant cette liaison est agréable à entendre quand elle est employée convenablement, autant elle nous semble discordante lorsqu'on s'en sert mal à propos.

C'est surtout dans les entretiens familiers qu'on doit se garder d'en abuser, comme font des paristes trop prétentieux. Il faut observer sérieusement l'euphonie et faire en sorte que l'oreille soit toujours satisfaite.

Il serait impossible d'indiquer tous les cas où le bon goût doit servir d'arbitre en cette matière. En voici cependant quelques uns dans lesquels la liaison ne saurait avoir lieu sans paraître trop affectée.

On doit dire sans lier *Es* : quatre *heures* un quart, onze *heures* et demie, etc. ; de même il faut éviter la liaison des deuxièmes personnes du singulier de l'indicatif des verbes de la première conjugaison : tu *chantes* et tu *parles* à merveille ; tu *déjeunes* en ville ; tu *renonces* à tes projets, etc., excepté naturellement dans les vers, pour observer les règles de la prosodie :

Contre les vaniteux fais treve à tes discours ;
Ne vois-tu pas qu'il te *parles* à des sourds ?

Les syllabes muettes devant les verbes ou entre deux et trois noms ne doivent être liées qu'avec la plus grande réserve ; leurs liaisons sembleraient ridicules dans la lecture des dialogues familiers ou dans les sujets ordinaires, comme dans les phrases suivantes : Les personnes les plus *considérables* et les plus *généreuses* étaient

QUESTION DE BIBLIOGRAPHIE



M. Snob. — Dis donc : Comment se fait-il que tu sois si grand quand tes deux frères sont si... oui... si petits ?
Charley. — Tu sais, j'ai été publié en un volume, tandis que mes jumeaux l'ont été en deux volumes.

présentes ; ces *luxe*s et ces *soucoupes* ont appartenu à votre oncle.

Après un *r*, la consonne *s* finale est aussi généralement insonore : Ce cheval a pris le *mors* aux dents ; ce *discours* émut l'assemblée ; je le soutiendrai *envers* et contre tous ; on a ouvert un nouveau *coûtes* au Collège de France, etc.

On fait cependant la liaison des mots *vers, envers, cotés, recotés, toujours*, à us les sujets élevés et surtout en poésie :

Toujours un vent glace ne souffle pas l'orage.
C. CHENIERE.
Il a *recotés* aux dieux, qui ne l'entendent pas.
Id.
Patrons d'un vol égal *vers* un monde meilleur.
V. HUGO.

On lie également *Es* du mot *corps* dans les expressions *corps d'âme, corps et biens*.

T. Le *t* final se joint en général aux voyelles suivantes : il est *prudent* et sage ; un *enfant* irascible ; ils *parlent* encore, etc., excepté dans les mots où cette consonne est précédée d'un *r* : un *déser* immense ; il *part* à midi ; il est *fort* et patient ; ce *compart* était très élevé ; ce *biocart* est cher.

Le *sot* est injuste sans doute,
Mais n'est pas toujours rigoureux.
(BRANCO).

On doit cependant lier le *t* dans les locutions *de part et d'autre, de part en part*, et après le mot *fort* employé comme préposition : il est *fort* à plaindre ; elle est *fort* aimable ; il chante *fort* agréablement, etc. ; de même après le mot *sert*, pour éviter l'ambiguïté ; cette ceinture ne *sert* énormément, mais elle me *sert* avantageusement. Par raison d'euphonie, on prononce de même : un *coquet* espère.

Dans les quatre mots *aspect, respect, suspect, circonspect*, on lie le *c*, mais le *t* est insonore ; quel *aspect* affreux ! fuyez le *respect* humain prononcez *aspec, respect*. Tous les autres mots terminés en *et* conservent partout le son de leurs deux consonnes finale *s*.

Le *t* est nul après la conjonction *et* : *Mazoin* était dissimulé *et* avare.

V. Le final qui, pris isolément, ne se prononce pas, a le son du *t* devant une voyelle : les *jeux innocents, les chœurs* heureux, etc.

Dans la conversation familière, on ne joint pas cette consonne après les trois mots *perdue, prie* et *renvoie* ; une *perdue* était cachée sous l'herbe ; il a obtenu trois *prie* et deux *accessits*, mais en poésie et dans les sujets sérieux on doit toujours faire cette liaison :

Quand la sincérité n'a pas voix au chapitre,
La parole flatteuse est pour le *père* un titre.

Z. Le *z* se joint également aux voyelles qui le suivent : *reste*, avec nous ; il est *assez* avare.

Vous *écou*lez en leur nom rapporter leur nepris ;
(LAVATERRE).

Mais cette consonne est nulle après le mot *ac* : un *ac* aquilin.

Il va de soi que, pour éviter lhiatus, on fait cette liaison dans les vers :

Quel est donc ce brigand qui la *bas* au vent,
Se cache Eril au guet et la *housche* en vent ?
(V. HUGO).

UN REMÈDE INFALLIBLE

M. *Pingrément*. — C'est intolérable : aussi vais-je déménager au plus tôt. Cette cheminée fume horriblement et je ne sais comment l'arrêter.

M. *Fanchon*. — C'est pourtant bien simple, mon chéri : donnez lui un cigare, vous savez, de cette même boîte que vous savez ouverte pour moi hier. Si ça ne la guérit pas de fumer, c'est alors qu'elle est incurable.

LES EFFETS D'UN BON REMÈDE



Pour bien vivre, mon je ne boume, il ne faut manquer de rien, et pour cela il faut triser et un bon remède...
A prendre ?
Non, à vendre.

IMPREVOYANCE DE LA NATURE

Louisa. — Maman, est-ce que les porcs épici c'est bon à manger ?

Maman. — Non, mon enfant.

Louisa. — C'est fâcheux.

Maman. — Pourquoi ?

Louisa. — Parce que quand on aurait fini d'en manger, on pourrait s'en servir comme de cure-dents.

Un silence, puis :

Louisa. — Maman, l'eau de la mer c'est salée.

Maman. — Oui, mon enfant.

Louisa. — Alors pourquoi que les poissons ils ne sont pas salés.

Maman. — Parce que... parce que le bon Dieu ne l'a pas voulu.

Louisa. — Alors si les poissons ne sont pas salés, pourquoi les morues elles sont salées, et pour quoi que le bon Dieu a voulu qu'elles soient salées pour qu'on les fait désaler.

Maman. — Tu m'ennuies.

UN FAIT HISTORIQUE

Professeur. — Que fit Hannibal après la bataille de Cannes ?

Premier élève. — Il poursuivit les Romains avec acharnement.

Professeur. — C'est une erreur. Au suivant.

Deuxième élève. — Il campa sur le champ de bataille.

Professeur. — Nonnement, au suivant.

Troisième élève. — Il se retira dans ses premiers retranchements.

Professeur. — Vous êtes tous dans l'erreur. Ça ne peine de voir qu'aucun de vous, mes meilleurs élèves, ne soit capable de répondre à une question aussi simple. Voyons, commençons par la queue : vous, Joe, qui êtes le dernier en histoire, pouvez-vous me dire ce que fit Hannibal après la bataille de Cannes ?

Joe. — Je ne sais pas.

Professeur. — Parfait, mon ami ! vous avez à très votre leçon, prenez la première place. Vous ne savez pas et personne ne sait ce qu'Hannibal a fait après la bataille de Cannes.

UN PROBLÈME POUR LES MATHÉMATICIENS



Julie. — Je ne demande laquelle de nous deux va avoir vingt-cinq ans la première.

Ida. — Moi, ce que je me demande, c'est qui de nous deux aura vingt-cinq ans le plus longtemps.



UN PRÉTENDANT.

De toutes les entreprises humaines, la plus pénible et la plus périlleuse, celle qui demande le plus de dévouement et procure le moins de reconnaissance, c'est assurément de marier une fille sans dot.

Or il se trouvait que Mademoiselle Jeanne de Verdeuil, fille d'un honnête juge au tribunal de Meaux, n'avait qu'une toute petite dot : 25,000 francs, dit l'histoire. On se marie, pourtant, avec 25,000 francs. Mais il faut être raisonnable, et Mlle de Verdeuil ne l'était pas. Elle ne pardonnait pas à l'un d'être petit employé au chemin de fer ; à l'autre, d'être chef de musique au 155^e de ligne ; à un troisième, médecin bien posé à Château-Thierry, d'avoir soixante ans d'âge et une perruque. Que voulez-vous ? elle restait fille, et c'était bien sa faute.

La Providence lui avait donné une tante, Mlle Amélie de Verdeuil, qui habitait Paris. Cette vénérable demoiselle, depuis longtemps sur le retour, s'était dévouée à l'établissement de sa petite nièce. Avouons que le vieux docteur était une de ses trouvailles.

Mais, par une belle journée de juin, la tante Amélie, après mûre réflexion, mit à la poste deux lettres. L'une était adressée à Madame de Verdeuil, rue de la Cathédrale, à Meaux ; l'autre, à Monsieur A. de Blainville, Douai. Puis elle se frotta les mains d'un air satisfait.

Il était huit heures du matin quand Mme de Verdeuil reçut, à Meaux, le message d'Amélie. Elle ne parut pas moins satisfaite que la tante elle-même, et, quand M. de Verdeuil eut pris connaissance de la lettre, il sembla le plus satisfait des trois. Décidément, il se tramait quelque chose de fort heureux contre le repos de Mlle de Verdeuil.

Sa mère crut convenable de la préparer de loin à une affaire qui la regardait personnellement, et, le surlendemain, — c'était un dimanche, — en

revenant de la messe avec sa fille, elle lui dit :

— Tu sais... ta tante ne viendra pas seule. Elle doit amener un de ses parents, qu'elle tient absolument à me présenter.

— Un parent ? fit Jeanne avec malice. Sans doute un de ses vieux cousins de Picardie ?

— Tu tombes juste. C'est bien un cousin de Douai. Mais, pas un vieux...

— Vous le connaissez, ma mère ?

— Comment veux-tu que je le connaisse ? On me l'a dit, et d'ailleurs tu verras bien.

— Les apparences peuvent être trompeuses, répondit Jeanne, qui songeait au râtelier et à la perruque du docteur.

— Ta tante lui donne de vingt-huit à trente ans.

— Est-ce la mode de dire l'âge des gens qu'on présente dans le monde ?

— Quelquefois... Quand ce renseignement doit intéresser ceux à qui ou pour qui on les présente.

Jeanne sourit légèrement et reprit :

— Ma tante décline-t-elle aussi ses qualités ?

— J'y songe ! elle ne me dit pas qu'elle est sa position... ni même s'il en a une !

— Peut-être sa profession s'annonce-t-elle quand il paraît... Par exemple, s'il est tambour-major, ou chef de musique dans un régiment de carabiniers !

— Tu es une espiègle, et je désespère de te marier si tu railles toujours d'avance...

— C'est donc un prétendant ? fit Jeanne en jouant la surprise.

— Puisque tu l'as deviné, oui. Mais j'ai bien des recommandations à te faire sur ce point. Nous en reparlerons dès que ta tante m'aura fixé le jour de son arrivée.

Elle sonna à la porte. La bonne parut.

— Il n'est pas venu de lettres ? demanda Mme de Verdeuil.

— Si, madame, une que monsieur a prise en sortant... Et sitôt que monsieur a été sorti, il est venu un monsieur.

— A cette heure-ci ? Ce n'est pas quelqu'un de Meaux ?

— Non, madame, jamais plus je n'avais vu ce monsieur-là.

— A-t-il dit qu'il repasserait ?

— Madame... il a dit... qu'il aimait mieux attendre ces dames.

— Attendre ?... où ?

— Mais madame entend bien qu'on joue sur le piano. C'est ce monsieur.

— Comment ! au salon ?... un étranger qui fait de la musique !... Qui vous a permis de recevoir le premier venu en notre absence ?

— Madame, il m'a dit comme ça : Je suis un parent, on m'attend. C'est moi qui suis le cousin à marier... Et il m'a demandé des nouvelles de mademoiselle.

— De ma fille ?...

— ... Si elle était grande, petite, blonde... je sais pas quoi, enfin...

— Et vous avez eu l'insolence de jaser sur le compte de mademoiselle ?

— Madame me croit bien sottos ; je lui ai répondu comme ça qu'il verrait bien. Seulement, il m'a dit : Il fait si chaud, je prendrais bien un " verre de vin."

— Un verre de... ?

— Alors, j'ai mis une bouteille sur le plateau avec un verre, sur le guéridon.

— Et voilà une heure que ce mon-

sieur boit et tapote dans mon salon ! Et c'est là le cousin en question ? Et M. de Verdeuil absent ! Je ne sais qu'à faire."

Au même instant, le tapage musical cessa de se faire entendre, et derrière la porte du salon, une voix de stentor s'écria :

— Dieu me pardonne ! c'est la cousine ! Morbleu, il est bien temps !...

Et le cousin de Picardie apparut.

C'était un homme de grande taille, vulgaire d'allures et de physionomie, à la barbe rousse, au nez rouge ; vêtu de velours brun et chaussé de larges bottes. Mme de Verdeuil resta stupéfaite. A quoi songeait cette vieille tante ? un pareil rustaud !...

Mais celui-ci s'avançant en frottant ses gros pieds sur le parquet :

— Enchanté de vous voir ! dit-il ; enchanté !...

Ah ! voilà ce que c'est d'être dévot... On fait attendre ses parents... Heureusement que cette brave fille m'a monté une bouteille ;... je l'ai embrassée pour la peine, quoique le vin ne vaille rien. Et puis, j'ai essayé votre piano... Entre nous une vraie guimbarde. D'ailleurs, ça n'est pas mon instrument ; je suis violoniste, moi ! vous verrez !... Et vous, ma charmante, continuez-t-il sur un ton doux, en se tournant vers Jeanne.

— Monsieur, interrompit Mme de Verdeuil, je vous demande pardon... C'est bien à M. de Blainville que j'ai l'honneur...

— A lui-même, madame ! au baron Armand de Blainville... Mais vous ne m'attendiez pas si tôt, hé !...

— Rentrez donc au salon, monsieur, nous serons plus à l'aise...

— Après vous, madame, après vous !... jamais ! Vous ne voulez pas ? Eh bien ! alors, ouvrez la marche, mon cœur.

— Ma fille a besoin de rentrer chez elle, fit sèchement Mme de Verdeuil. Entrez, monsieur, je vous en prie."

Un peu interloqué par le ton hautain de la mère, le baron rentra dans le salon. Sur le guéridon, la bouteille de vin était renversée, vide, à côté du verre encore à demi plein. Mme de Verdeuil fit un signe à la bonne, qui emporta prestement les restes de la libation.

— Oui-da, dit le baron en s'étalant sur le canapé, vous ne m'attendiez pas si tôt ? La vieille vous avait annoncé qu'elle m'accompagnerait ? Voyez-vous la belle affaire ? Elle m'écrit d'aller la chercher à Paris pour que nous venions ensemble ici ! Elle me donnait votre nom et votre adresse, suffit ; je suis assez grand, je suppose, pour me présenter tout seul.

— Alors, monsieur, vous avez reçu une lettre de Mlle Amélie...

LA GRANDE DÉCISION



Charles qui vient de faire la demande en mariage et qui se meurt d'inquiétude. — Comme vous hésitez ! Il vous faut donc bien du temps !
Hélène. — Pensez-y donc. Dois-je me marier en blanc ou en toilette de voyage ?

—Oui, à propos de la petite... Ah! ah! ah! c'est ça même! Or ça, causons tout simplement. Elle n'a l'air gentille, votre fille. Ça me va, voilà tout; je suis ainsi, moi. Un autre vous dirait: Nous verrons, je réfléchirai, je vous rendrai réponse sous huit jours... Des bêtises! moi je suis franc, je viens pour épouser la petite; appelez-moi votre gendre et tout est dit. On n'a pas besoin de la vieille pour arranger ça... A propos, il faut que je vous lise sa lettre... vous allez voir ce style... Je ne sais pas où elle a pêché tout ce qu'elle me dit... Voyons! où l'ai-je fourré, ce chiffon... Ça, c'est mon permis de chasse;... ça, c'est le *Petit Journal*... Je vais l'avoir perdue... Non! la voilà!... et tâchez un peu de m'expliquer... Mais, crénom, fait-il chaud! Vous permettez... Tiens! où c'est qu'elle a passé, la bouteille?

—Monsieur, dit Mme de Verdeuil, qui ne savait quelle contenance garder, il est bien inutile que vous me lisiez cette lettre; je serais indiscrète...

—Puisque c'est moi qui vous la lis! Une lettre à mon adresse est-elle à moi, ou non?... Eh bien alors!... hum!... "Mon cher cousin, je suis ravie que tu aies obtenu ton congé..." Voilà le ragoûtage qui commence. Mon congé! elle me prend pour un laquais! "...ton congé; ravie aussi que tu veuilles bien venir revoir une vieille tante qui n'a cessé de s'intéresser à tes succès." C'est vrai, ça; j'ai eu le second prix au concours régional de Lille, pour les veaux. "D'ailleurs, je vais avoir besoin de toi... Te voilà grand; ta position est maintenant presque excellente..." Presque!... je voudrais bien tenir le farceur qui lui a donné des renseignements. Presque!... morbleu! "...heu... Il faudrait songer à te marier. Mais tu es si timide, mon cher petit cousin, que je veux te venir en aide." Excusez-là; quand elle m'a quitté, j'étais encore un gamin... "...en aide... en aide... Viens me trouver à Paris cette semaine et nous partirons ensemble pour Meaux. C'est là que demeure la jeune fille à laquelle j'ai songé pour toi. Elle est..." Mme de Verdeuil l'interrompit.

—Je vois, monsieur, je vois... Mais croyez-

vous que votre cousine Amélie ne sera pas contrariée que vous l'avez ainsi devancée?

—Et puis après, vaut-il pas mieux que nous fassions connaissance ainsi, en tête à tête, au lieu d'avoir cette perruque entre nous deux? Moi, voyez-vous, je suis un gentilhomme campagnard. J'ai passé ma vie aux champs; et je suis plus habitué à parler aux valets de charrie et à embrasser les filles de ferme qu'à faire la roue dans les salons, et la cour aux demoiselles... Mais j'entends du bruit, morbleu! Ça ne peut être que le beau-père!... Faut que je sois le premier...

—Permettez, monsieur, veuillez m'excuser un instant. Je tiens à annoncer moi-même votre visite à M. de Verdeuil.

Et elle sortit sans lui laisser le temps de répondre. Le magistrat tenait une lettre à la main: "C'est d'Amélie, dit-il... Elle nous annonce son arrivée pour aujourd'hui même, dans l'après-midi." Sa femme lui expliqua la situation. M. de Verdeuil réfléchit et dit: "Je regarde comme impossible de congédier ce monsieur, puisqu'il vient bien de sa part, comme en sait foi la lettre qu'il t'a lue... Un peu de patience. Nous ne pouvons nous dispenser de le garder à déjeuner; et aussitôt Amélie arrivée, nous lui ferons entendre qu'elle n'a décidément pas la main heureuse. Quant à Jeanne, qu'elle reste chez elle; nous la dirons indisposée."

Le déjeuner fut bientôt prêt. En se mettant à table, le baron s'écria:

"Ah ça! morbleu!... me direz-vous, cher beau-père, ce qu'est devenue la gamine?..."

—Vous dites? répliqua vivement M. de Verdeuil.

—Oui, la petite... Dame! je ne sais pas son nom.

—Ma fille est souffrante, dit la mère; elle vous prie de l'excuser.

—Les voilà bien!... toutes les mêmes! Dès qu'on leur parle de mariage, elles se sauvent au grenier... et elles en grillent. Morbleu! ça m'aurait regaillardé, un joli minois en vis-à-vis... En attendant, j'ai bien soif; je boirais bien un verre de vin!"

Comme on n'avait encore rien mangé, M. de Verdeuil parut surpris; cependant, il fit un signe à la bonne qui s'approcha du baron, une bouteille de beaune à la main et lui remplit son petit verre.

"Oh! oh!... s'écria-t-il, pas de bêtises, la fille! enlève-moi cet ustensile, et remplis voir le grand. Allons! encore!... plein, te dis-je! C'est donc au pays des buveurs d'eau?... Qu'est-ce que c'est que ce vin? ajouta-t-il après l'avoir goûté..."

—Du beaune, fit le juge.

—Beau-père, on vous a floué. C'est de l'affreux vin du Poitou... Je n'y connais, J'en vends aussi, moi, car j'ai des vignes par là-bas. Mais je me garderais bien de le faire passer pour du beaune, morbleu! Je le vends comme château-margaux.

—Monsieur, interrompit Mme de Verdeuil, prendrez-vous un peu de filet?

—Du filet?... du filet?... ma foi, si vous avez autre chose, j'aimerais mieux.

—Nous avons un poulet rôti!...

—Non plus! donnez-moi de la tête de veau si elle est bien fraîche.

—Mais, monsieur... nous n'avons qu'un modeste déjeuner de famille et j'ai oublié, je l'avoue, de vous demander...

—Ah! s'il n'y en a pas, suffit! seulement, une autre fois, vous saurez. Voyez-vous, il n'y a que trois choses au monde: la tête de veau à l'huile

UNIFORME SUR TOUTE LA LIGNE



Journaliste incompris. — Quand j'écris, moi, c'est tout d'un jet. Tu sais, l'inspiration! Jamais je ne relis mes articles.
Confrère. — Alors, tu fais comme le public.

et au vinaigre; le gras-double à la maître d'hôtel; et les tripes à la mode de Caen... Mais il faut que ce soit bien fait; si ce n'est pas fait supérieurement, je t'en fiche! Eh, la fille!... tu ne vois donc pas que j'ai soif!...

—Ne prendrez-vous pas, cependant, un peu de poulet?

—Tout de même, allons! il faut bien manger quelque chose... Mais c'est trop, ça: la moitié seulement."

Et le baron fit tomber dans son assiette les deux ailes et la carcasse.

"Rudement dur! fit-il, en attaquant à pleines dents... Je vois une chose continua-t-il, c'est qu'en somme il n'y a que la Picardie pour bien vivre... Eh! la fille, allons donc!... Vous dépérissiez ici. Sans vous offenser, cher beau-père, vous avez une fichue mine. Rien d'étonnant! Ce n'est pas avec des poulets étiques et du filet de cheval que vous engraissez! Avec ça que vous ne buvez pas. Ah! quand vous viendrez chez moi, vous verrez ça. Pendant huit jours, je vous mets au régime du gras-double et des tripes, et vos collègues ne vous reconnaîtront plus.

—Reprenez-vous un peu de volaille? répondit le juge.

—Ma foi non!... je n'ai pas faim... je boirai un verre de vin, je meurs de soif!... Non, voyez-vous, beau-père, ça ne va pas. Vous pouvez juger: j'essaye de manger, et pour la boisson, certes, il n'y a pas d'excès... Eh bien! j'ai la tête lourde, la houe empâtée... Je ne sais pas ce que j'ai... Il faut réagir tout de même!" Et il but un verre de vin.

Le déjeuner se termina tant bien que mal, grâce à la patience et à l'indifférence de M. et de Mme de Verdeuil. Revenu au salon, le baron, mis en belle humeur par ses copieuses rasades, déclara qu'il allait jouer du violon.

"Comme je faisais observer à votre dame, dit-il au magistrat, le piano n'est pas mon instrument... C'est le violon! Ah! c'est rare un propriétaire de Picardie qui a du talent! Car, sans me vanter, Hermann qui m'a entendu dans une séance de la *Lyre Picarde* à Douai, s'est écrié: "Eh bien!... j'espère!..." D'ailleurs, je connais tout ce monde-là comme ma poche: Hermann, Marsick, Sarasate, ... Chose... comment donc, ... vous savez... ce petit drôle... un farceur qui joue comme ma botte... A propos, mon vio-

UN CHIEN QUI A PERDU SON AVENTIR



M. Georges Dandin, (que le chien vient d'accueillir par une morsure). — Savez-vous que le petit animal m'a enlevé un morceau de chair?

Delle Amélie. — Voilà qui me désole. Moi qui ne voulais pas lui faire connaître, à ce pauvre bijou, le goût de la viande.

UNE HISTOIRE DE TOUS LES JOURS

ton ?... je l'ai donné à votre bonne, en entrant... Ah ! le voilà !"

Et le baron ouvrant la boîte en sortit d'abord un rouleau qu'il déploya :

"Ça, dit-il, c'est une nouveauté... grande fantaisie sur le *Tannhäuser*, de Wagner... Quelque chose de superbe... vous allez voir. Mais, à propos... personne pour faire la partie de guimbarde ?"

— Mme de Verdeuil se feta un devoir de vous accompagner, monsieur.

— Ah ! vous jouez du piano, madame ?... Mais c'est très difficile... je ne sais vraiment pas si vous serez de force... Enfin ! essayons... Un instant ! que j'accorde mon instrument, s'il vous plaît !"

Cette grave opération demanda cinq minutes : le violon en sortit complètement faux.

— L'oreille !... voyez-vous, l'oreille !... s'écria triomphalement le baron. Sans oreille, rien à faire en musique. Autant ressembler des chaussures ! des chaussures !... Attention ! gare à la mesure ! Ça commence à six-huit."

Et il attaqua à quatre temps.

Mme de Verdeuil, qui était une vraie musicienne, s'arrêta à la seconde ligne.

— Ah ! voyez-vous, dit Armand... c'est trop difficile, he ?

Monsieur, dit-elle, je crois que nous devons aller à six-huit ?

— C'est ce que je vous disais : Gare à la mesure !... une, deux, trois, quatre, cinq, six..."

Et il lui frappait l'épaule avec son archet.

"Voyons ! recommençons !"

Il repartit toujours à quatre-temps, au grand embarras du piano, qui de dépit, essayait de se mettre au pas du violon, quand un violent coup de sonnette retentit.

Mme de Verdeuil se leva brusquement et se dirigea vers la porte.

"Eh bien ! eh bien ! criait le baron... pour quoi nous interrompre ? C'est le cas d'épater les visites !... allons-y !..."

La bonne entra et remit une carte.

"C'est elle !... s'écria M. de Verdeuil... Faites entrer tout de suite."

Armand, sans s'enouvoier, s'assit sur le tabouret du piano, le dos tourné à la porte, et fit gémir son instrument avec le *chœur des pélerins*. Il ne vit pas entrer dans le salon une vieille demoiselle et, derrière elle, un jeune homme revêtu de l'uniforme sombre de lieutenant du génie.

La tante Amélie, c'était bien elle, — en apercevant Armand, parut stupéfaite : le lieutenant se tourna vers elle en secouant la tête comme pour dire : "J'avais raison !..." Quant à M. et à Mme de Verdeuil, ils étaient là tous deux, les bras croisés, comme des points d'interrogation.

La tante mit un doigt sur ses lèvres avec un chut ! discret. Alors s'avançant vers le piano, elle se planta derrière le baron, et, de sa plus belle voix :

"C'est joliment faux ce que tu joues là !"

Celui-ci sauta en l'air et se retourna en brandissant son archet, ... puis il éclata de rire :

"Ah ! c'est vous, tante !... Parbleu, j'en suis bien aise, parce que mon archet restera entier. Ah ! vous êtes vexée, hein ?... Mais tiens ! mon cousin André ? par quel hasard, lieutenant ? Vous avez donc déjà fixé la noce, beau-père, que voilà tous les invités..."

— Ainsi, dit Amélie, tu es de retour en France ?

— Vous voyez bien, puisque j'ai reçu votre lettre. Je ne suis resté qu'un mois en Angleterre... un pays de chenapans... Impossible de se faire entendre..."



Partebam à l'épave et pas que moi-même. Julie dit à son cousin, qu'elle n'a rien de plus à lui dire, et qu'elle est allée se coucher.

Tantôt qu'elle me dit, qu'elle n'a rien de plus à lui dire, et qu'elle est allée se coucher.

Le père de Jules se dit, qu'il n'a rien de plus à lui dire, et qu'il est allé se coucher.



La tante Bette ne put pas de dire que Jules est comblé, en cette fête d'été.

Il n'y a que Jules qui soit content, car les autres ont si peur de lui, qu'ils ne peuvent pas aller dans le moment de son absence, sans craindre qu'elle se mette à pleurer.

Quant à Jules, il est dans les bras et il promet à sa tante tout le bonheur qu'il est possible de donner à une personne.

— Moi, je te croyais à Londres pour six mois.

— Et c'est pour ça que vous m'avez écrit à Douai ?

— C'est pour ça que j'ai écrit, à Douai, à M. A. de Blainville, c'est à dire à ton cousin André. J'ai eu tort de ne pas compléter l'adresse, car...

— Ta, ta, ta, voyez vous la finesse !... A d'autres !... ma chère tante, à d'autres !... vous avez été furieuse en apprenant que j'arrivais ici sans me pendre à vos jupes, et vous avez arrangé cette jolie comédie avec le petit lieutenant. C'est dimanche, mais ça ne prend pas !

— Il faut pourtant que cela prenne, mon cher Armand, attendu que la lettre ne t'était pas destinée... Ah ! ça, t'imagines-tu que je suis assez sotté pour songer à te marier, moi !... toi !...

— Pourquoi pas ! est ce que je n'ai pas quatre-vingt mille livres de rentes, en terres !...

— Donc, tu n'as pas besoin de ta vieille tante pour chercher femme.

— Aussi, vous voyez qu'on se passe de vous. L'affaire est déjà conclue. Demandez au beau-père ?

— Quoi !... comment !... ma cousine... vous avez déjà... mais c'est impossible !

— M. Armand de Blainville s'abuse, sans doute, dit le juge, sur la manière... polie dont nous avons eu devoir l'accueillir. Nous attendions votre arrivée pour nous éclairer sur le véritable caractère de sa visite... Je crois maintenant que tout s'explique, monsieur, et que vous pouvez... remporter votre violon.

— Ah ! parbleu, s'écria le baron en ricanant, je suis bien bon en vérité de me gêner plus longtemps !... Moi ! épouser votre gamine !... une perche ! avec des airs de nonne, qui s'enferme à double tour quand on lui parle de la noce !... Allons donc ! elle est bonne pour ce cadet-là !... C'est vrai ! voilà des gens pour qui je me consume ; je fais des frais de conversation pen-

dant deux heures : ils ne se doutent pas de la mesure !... Ils me font faire un déjeuner, ah ! là, là... me laissent crever de soif !... Eh bien ! elle sera belle, la noce !... En tout cas, je vous jure que ce n'est pas moi que vous ferai danser !

Et refermant brusquement sa boîte de violon, le baron la prit sous son bras, enfonça son chapeau sur sa tête et sortit en criant :

"Au revoir, cadet !... sans adieu, la vieille !... A tous les diables la gargote !"

Cependant, Jeanne, descendue au bruit, était entrée doucement dans le salon et se tenait à côté de sa mère. Alors, comme s'il ne se fût rien passé, la tante Amélie, calme et souriante, se tourna vers M. et Mme de Verdeuil :

"Ainsi qu : je vous l'ai annoncé, dit elle, je viens vous présenter mon cousin, M. André de Blainville, lieutenant au 6^e régiment du génie..."

MARC PHILIBERT.

(Musée des Familles).

PAUVRE PÈRE !

Mendiant. — Ayez pitié d'un pauvre aveugle chargé d'une nombreuse famille !

Passante charitable. — Et combien avez-vous d'enfants, malheureux homme !

Mendiant. — Comment voulez-vous que je le sache ? je ne puis les voir.

MALHEUREUSE MÈRE

— Ma chère, j'avais choisi le vieux Lourdeau pour en faire le mari de ma fille ; aussi l'invitai je à dîner pendant un mois ; et le sachant gourmet raffiné j'avais engagé un cordon bien de premier ordre. Savez-vous ce qui est arrivé ?

— Non.

Le misérable il a épousé la cuisinière

TENIR UN MINISTRE AUX PETITS SOINS



Monsieur L'abbé, rencontrant dans le train le ministre qu'il venait voir à Ottawa. — Malgré que je me sois levé matin et que j'ai fait mon petit sac à la noceur, il y a un objet que je n'oublie jamais. Peut-être qu'un petit verre vous

Ah ! Misère des misères ! La nourrice du bébé !

UN COURTISAN DE LA MORT

Sam. — C'est étrange, Henri, une nature splendide, ne peut pas arriver à se faire assurer sur la vie.

Bob. — Rien de plus simple ; il est pêcheur au printemps ; jockey en été ; joueur de ballon en automne, et glisseur de traîne effrené en hiver ; c'est un risque des plus mauvais.

GEOGRAPHIE POSITIVE

Editeur, (lisant un manuscrit). — Vous avez, monsieur, décrit cette montagne du centre de l'Afrique, comme étant de sept mille pieds plus haute que n'importe quelle montagne connue. Ça me paraît un peu, beaucoup exagéré !

Auteur. — C'est ce qui vous trompe ; ma hauteur est exacte ; cette montagne est au centre d'une région qui n'a pas encore été explorée. Je suis à l'abri de toute contradiction.

PRECAUTIONS MARITALES

Au restaurant.

1er garçon. — Tu vois ce monsieur qui sort, je suis sûr qu'il est marié ou veuf.

2me garçon. — Comment le sais-tu ?

1er garçon. — Il me tourne toujours le dos quand il ouvre son portemonnaie.

MOYEN DE CONVERSION

Roubeau. — Là, vrai ! avez-vous jamais rencontré un homme dont on ait pu changer les convictions politiques avec un argument, quelque bon qu'il fût ?

Roubeau. — Oh ! oui, mais ça m'a coûté dix piastres.

PINCÉE DE CONSEILS

POUR REMPLACER LA PEAU VICIEUSE

Le docteur russe Nertcosky a découvert que la peau de la grenouille est la meilleure pour greffer sur des ulcères chroniques, vu l'absence complète de glandes et de poils.

UNE LAMPE DE NUIT ÉCONOMIQUE

On prend une petite bouteille de forme allongée, en verre blanc et clair. On y met un morceau de phosphore de la grosseur d'un pois.

Après avoir fait chauffer doucement la bou-

teille, afin d'éviter qu'elle n'éclate, on y verse jusqu'au tiers de bonne huile bouillante, puis on bouche soigneusement.

Chaque fois qu'on veut se servir de cette lampe, on la débouche pour y laisser pénétrer de l'air. On replace ensuite le bouchon et on obtient une clarté suffisante pour suivre des yeux les aiguilles d'une montre. Si la flamme venait à s'éteindre, on la ranimerait en débouchant un instant la bouteille. Si la chambre était très froide, il faudrait chauffer la bouteille dans la main avant d'ôter le bouchon.

Cette lampe de nuit peut durer six mois sans être renouvelée.

CONTRE LE MAL DE GORGE

L'eau chaude est sans contredit le meilleur remède pour les maux de gorge rebelle, mais ce remède doit s'appliquer à l'intérieur comme à l'extérieur. Appliquez-vous sur la gorge des flanelles tordues dans une eau aussi chaude que possible, l'espace de quinze à trente minutes, deux fois par jour. Gargarisez-vous ensuite la gorge avec de l'eau chaude, aussi chaude que vous pouvez l'endurer, toutes les quinze ou trente minutes, jusqu'à ce que vous vous sentiez soulagés, et buvez de l'eau chaude, en abondance, pour vous faire transpirer librement. Quelques heures d'un pareil traitement guérissent la plupart des cas ordinaires.

MANIÈRE DE BLANCHIR LES MURS

Le département du Trésor des États-Unis recommande, d'une manière spéciale, la recette suivante pour blanchir les plâtres. Je m'en suis servi des années durant et m'en suis bien trouvé. Elle excelle pour des dépendances de ferme, écuries, granges, etc., les murs et les clôtures ; elle résiste à la tempête et à la pluie et ne s'écaille pas.

Détrempez la moitié d'un minot de chaux dans de l'eau bouillante, ayant soin de tenir le vaisseau bien couvert pendant l'opération. Ajoutez un quart (peck) de sel, dissolvez dans l'eau chaude au préalable. Faites une pâte mince avec trois livres de farine de riz, et puis ajoutez cette pâte à la chaux, pendant qu'elle est encore chaude, avec une demi livre de blanc d'Espagne bien sec et une livre de colle en poudre. Brossez le tout comme il faut et laissez reposer plusieurs jours. Lorsque vous désirez vous en servir, faites chauffer et appliquez avec un pinceau ou un blanchissoir.

REMÈDE POUR L'HYDROPHOBIE

Le colonel W. G. Hill assure que le sel d'alun est un remède infallible pour l'Hydrophobie.

Dans sa jeunesse, il parcourait souvent les montagnes du Coweta, en quête de chevreuils et autres gibiers analogues, que l'on rencontre en abondance en ce temps-là dans les forêts. Les serpents à sonnettes étaient aussi très nombreux dans ces parages et il arrivait assez souvent que les chiens de chasse fussent piqués par eux.

Le remède, auquel on recourait invariablement dans ces cas, était une forte solution d'alun (que l'on portait toujours sur soi) et que l'on repandait sur le chien aussitôt que l'on s'apercevait de sa piqûre.

Généralement, une demi-heure après, le chien etait debout et sur la piste, aussi actif et alerte que jamais. Il y a quelque temps, son chien favori fut mordu, ainsi que plusieurs autres, par un chien enragé, et se rappelant son ancien remède contre les piqûres des serpents à sonnettes, il lava son chien avec le sel d'alun. Tous les autres chiens montrèrent bientôt des symptômes non équivoques d'hydrophobie ; tandis que le sien n'en a donné aucun signe, quoiqu'il se soit écoulé plus d'un an depuis qu'il a été mordu.

POUR NETTOYER LES SOULIERS JAUNES

Vous, jeunes gens, qui aimez tant à porter des souliers jaunes, pendant la saison de l'été, que de fois n'avez-vous pas été en peine et même contrariés à la vue de ces chaussures qui gardent si peu de temps leur couleur primitive !

Voici une recette des plus simples pour vous reconforter.

Pressez le jus d'un citron dans un morceau de drap bien mou, frottez bien le cuir partout avec le drap ainsi imbibé, et voyez si vos souliers ne paraîtront pas aussi neufs que le jour que vous les avez achetés.

VEILLEUSE A BON MARCHÉ

Vous plantez dans le bout de la bougie opposé à la mèche, un clou d'un poids suffisant pour que la bougie s'enfonce dans l'eau d'une quantité déterminée, des 9/10 de sa longueur, par exemple. Le poids du clou, à la partie inférieure, lui fera conserver la position verticale. Une fois allumée, elle montera insensiblement dans le liquide, à mesure qu'elle perdra de son poids par la combustion, et elle brûlera ainsi jusqu'au moment où le poids du volume d'eau qu'elle déplace sera inférieur au poids du clou et de la bougie restant. Ce sera une excellente veilleuse tout à fait sûre contre le feu.

DIÈTE LÉGÈRE



LES CAS DE DYSPEPSIE

Le médecin. — C'est une question de petits soins. Vous prendrez quatre minutes pour votre dîner.

Le malade. — Est-ce que je pourrai y ajouter de temps en temps un petit morceau de viande.

REMEDES CONTRE LES PLAIES RECENTES

Les paysans, les sauvages, en un mot, les hommes qui vivent près de la nature et loin des soins de la médecine ont dû empiriquement trouver des herbes ou des ingrédients faciles à se procurer et qui puissent leur être d'un secours efficace et immédiat contre les plaies accidentelles. Voici plusieurs remèdes les plus employés dans nos campagnes.

Pour arrêter l'hémorragie d'une plaie, faites un cataplasme avec des poudres d'aloès, de sang de dragon, de bol d'Arménie et des blancs d'œufs ; mêlez tous ces ingrédients et mettez les sur la plaie.

On sait qu'aujourd'hui, lorsqu'on est près d'un pharmacien, le meilleur remède pour arrêter une hémorragie est l'emploi du perchlorure de fer.

EAU DE CHAUX VIVE

L'eau de chaux vive est des plus utiles dans les familles et l'on devrait toujours en avoir une bouteille sous la main.

Pour avoir de l'eau de chaux vive, prenez un morceau de chaux sortant du four, mettez-le dans une bouteille bien propre et remplissez d'eau claire. Gardez-la dans un endroit peu éclairé et bien frais.

En peu de temps, vous pourrez en faire usage. A mesure que vous tirez de l'eau, vous pouvez en ajouter d'autre.

Une cueillerée à thé de cette eau dans une tasse de lait est un remède excellent pour les enfants faibles, dont la digestion se fait difficilement ; elle est aussi très salutaire pour les personnes qui souffrent des acidités d'estomac. Mélangée avec le lait ou avec toute autre substance nutritive, elle ne leur communique aucun goût déplaisant. En ajoutant une petite quantité d'eau de chaux vive à la crème ou au lait, que vous voulez conserver, vous les empêchez de sùrir.

Lorsque vous vous servez de lait dans les pâtisseries, quelques gouttes empêcheront le lait de tourner.

Certaines cuisinières ajoutent une cueillerée ou deux dans les pains de savoie, dans de l'eau très chaude, pour leur conserver un bon goût.

L'eau de chaux vive nettoie complètement les

bouteilles, pots ou cruches, qui ont été longtemps sans servir.

Un mélange d'une proportion d'eau de chaux et de deux d'huile de graine de lin, appliqué de suite sur une brûlure, produit un excellent effet. L'eau de chaux est une lotion très estimée pour les maladies de la peau en général. Elle nettoie et purifie, quand on la verse dans les évier ou autres lieux infects ; c'est aussi un contre-poison.

Facile de préparation et sans frais, il devrait y en avoir une bouteille dans chaque famille.

—L'eau de chaux vive est bonne pour les engelures.

—Une fissure dans un poêle peut être raccommodée avec un mélange de cendres, de sel et d'eau.

—Un morceau de zinc, jeté sur des charbons ardents dans le poêle, nettoiera complètement les tuyaux.

—De l'eau de pluie froide et du sel enlèveront les taches de graisse de machinerie sur les étoffes qui se lavent.

Le jus d'oignons crus, appliqué sur la partie piquée par un insecte, agit comme contre-poison.

—La térébenthine détruit les vers, les mites et les insectes.

—L'alun dissout dans l'eau détruit les punaises, lorsqu'on en imprègne le bois des couchettes avec une plume.

—Pour faire coller le papier sur les murs blanchis, lavez avec de l'eau de vinaigre ou de salaratus.

—Pour ôter sur les robes blanches les taches d'herbe, frottez avec de la melasse, et lorsqu'elles auront été passées à l'eau, les taches disparaîtront.

—Un peu de pétrole, jeté dans l'eau avec laquelle on lave les parquets polis ou cirés améliore leur apparence.

—Pour éclaircir l'intérieur d'une théière ou d'une cafetière, remplissez d'eau, ajoutez un morceau de savon et faites bouillir environ quarante-cinq minutes.

—Une petite boîte remplie de chaux et placée sur une tablette dans la dépense, absorbera l'humidité et maintiendra l'air sec et parfumé.

—Un peu de borax, dans l'eau dans laquelle on doit laver des serviettes et des essuie-mains

de couleur aura pour effet de conserver leurs nuances.

—Mouillez légèrement l'époussetoir avant d'essuyer le marbre ou les meubles en bois ; servez-vous d'un linge aussi bien que d'un plumeau, si vous voulez les nettoyer d'une manière efficace.

—Si, par malheur, vous renversez sur le tapis une bouteille d'huile de ricin (castor), le plan le plus simple et en même temps le plus expéditif pour faire disparaître la tache, c'est de tirer la couchette et de la placer au-dessus.

—Si vous renversez de l'encre sur un tapis de laine, lavez de suite avec un mélange d'eau et de lait.

—Le whiskey enlève toutes sortes de taches de fruits sur les robes, alors même qu'elles nous paraissent ruinées à tout jamais.

L'ORTIE RÉHABILITÉE

Tout le monde connaît l'ortie, cette plante vulgaire, ni belle ni laide, et qui, sous des apparences inoffensives, fait d'insupportables piqûres à ceux qui la frôlent par mégarde. C'est pour elle qu'a été fait le proverbe : " Qui s'y frotte s'y pique."

Or, il arrive souvent dans la nature que le bien est à côté du mal.

Prenez du jeune plant d'ortie ; faites-le macérer pendant huit jours dans l'alcool et filtrez la liqueur. S'il vous arrive de vous faire une entaille ou de saigner du nez, imbibezen un morceau de ouate, et appliquez-le à l'endroit voulu. En deux secondes, le sang est arrêté.

LA QUININE DÉTRONÉE

Un médecin de Moscou, à la suite d'expériences minutieuses, a reconnu que l'héliotrope, cette plante d'une odeur si suave, qui fait l'ornement de nos jardins possédait les propriétés fébrifuges de la quinine, sans en avoir les inconvénients.

La quinine est extraite de l'écorce d'un arbre d'Amérique appelé quinquina, dont le prix est très élevé.

L'usage de l'héliotrope est, paraît-il, déjà répandu en Russie, en Turquie et en Perse, où l'on en fait macérer les feuilles et les tiges dans de l'eau-de-vie pour en préparer une sorte de teinture employée contre les fièvres.

PORTRAITS IMAGINAIRES DE CERTAINS AUTEURS



I

TRAITÉ : Sur l'obésité et la manière de la combattre.



II

Sur la tempérance



III

Sur la santé



IV

Sur la culture de l'esprit.



V

Sur la beauté du teint et la transparence de la peau.



VI

Sur la manière de faire fortune promptement.



VII

Sur la manière de faire pousser les cheveux.



VIII

Sur le bonheur dans le mariage.

LA CHASSE AUX MILLIONS

SECONDE PARTIE

(Suite.)

Après une demi-heure de marche à peine, John Huggs et ses pirates atteignirent ce versant de colline où était établi leur camp.

C'était précisément cet endroit que Tomaho avait découvert dans la nuit, à la clarté de la lune.

En arrivant à son bivouac, le capitaine vit qu'il y régnait une agitation inaccoutumée.

Des groupes s'étaient formés de tous côtés, et, à en juger par l'éclat des voix, les conversations étaient excessivement animées.

Que s'était-il passé ?

Que se passe-t-il encore ?

Un rassemblement plus nombreux que les autres s'était formé au centre même du campement.

La on ne disait pas, on ne s'agitait pas.

De nombreux pirates rangés en cercle, dans une attitude singulièrement calme, morne, silencieuse, semblaient considérer avec stupeur quelque terrifiante scène.

John Huggs sentit qu'il allait apprendre une fâcheuse nouvelle.

— Encore une catastrophe ! dit-il à la Couleuvre.

— Nous jouons de malheur.

— C'était à présumer, répondit le lepero avec son sourire de vampire.

— Il y a un proverbe français qui dit : *Un malheur ne vient jamais seul.*

— J'y crois, moi, à ce proverbe, et je ne m'étonnerais pas d'apprendre la nouvelle d'un nouveau désastre.

En ce moment, quelques bandits aperçurent leur chef ; plusieurs vinrent à sa rencontre.

— Que se passe-t-il donc ? demanda John Huggs avec une indifférence affectée.

L'un des pirates s'avança.

— La barricade du chemin creux a été surprise cette nuit, dit-il.

— Surprise ! s'écria le capitaine avec colère.

— Que l'on m'amène le lieutenant qui la commandait.

Et comme on ne lui répondait pas :

— M'avez-vous entendu ? ajouta-t-il avec une irritation croissante.

— Où est ce lieutenant ?

— Mort ! dit le pirate qui avait déjà parlé.

— Mort ? répéta John Huggs subitement calmé.

— Et les cent cinquante hommes qu'il commandait ?

— Vingt-cinq tués et plus de quarante blessés.

— Et les autres ?

— Ils sont ici, répondit le pirate.

— Vous voyez, on les soigne.

— Le chef mort, j'ai pris le commandement et fait battre en retraite, afin de prendre vos ordres.

— Il fallait également beaucoup de monde pour transporter les blessés ; c'est pourquoi nous avons dû abandonner la barricade.

John Huggs que la fureur agitait intérieurement, mais qui savait se maîtriser, dit au pirate :

— Puisque tu étais là, raconte-moi ce qui s'est passé.

— Capitaine, fit le bandit, nous avons été broyés par une avalanche de rochers.

— Pas un coup de fusil n'a été tiré.

— Seule une de nos sentinelles a été attaquée en arrière de la barricade ; on lui a arraché la tête.

— Nous n'avons pas aperçu nos ennemis, et tous nous croyions à un tremblement de terre.

— Ce n'est qu'après l'avalanche de rochers qui se détachaient de la montagne et roulaient avec un bruit de tonnerre, ce n'est qu'après l'écrasement de nos compagnons, que nous avons vu un homme qui paraissait avoir deux têtes ! une grosse au milieu de la poitrine et une plus petite à sa place naturelle.

John Huggs haussa les épaules à ces derniers mots.

— Je jure que je dis la vérité, reprit le pirate.

— J'ai vu de mes yeux cet homme extraordinaire.

— Il avait au moins quinze pieds de haut.

Un haussement d'épaules plus accentué répondit à cette affirmation du pirate, et le capitaine serra les poings en disant :

— Vous aviez de l'artillerie ; il fallait le canonner, ce colosse !

— Vous auriez bien vu qu'un obus aurait eu raison d'un fantôme que la peur vous a fait voir double.

— Mais... les canons... fit le pirate avec hésitation.

— Eh bien ! quoi ?

— Vous aviez deux pièces de sept...

— Le géant les a emportées après avoir brisé les affûts, dit le pirate.

— Emportées ; lui seul ! s'écria John Huggs — Seul, affirma le bandit.

— Il a disparu avec une pièce sous chaque bras.

Le capitaine examina attentivement l'homme qui osait alléguer un pareil fait.

Évidemment cet homme était fou, ou il se moquait.

Mais plusieurs pirates joignirent leur attestation à celle de leur camarade.

— C'est vrai, dirent-ils.

— Il a raison.

Nous l'avons vu comme lui.

— C'était un être surnaturel.

John Huggs, fort embarrassé, se tourna vers la Couleuvre qui écoutait sans souffler mot.

— Je crois qu'ils divaguent tous, lui dit-il.

— Ils ne font qu'exagérer un peu quant à la taille du fantôme, répondit le lepero.

— Je crois deviner quel est le héros de cette terrible aventure.

— C'est ?... interrogea le capitaine avec impatience.

— C'est tout simplement le géant Tomaho, répondit la Couleuvre.

— Tout l'indique.

— Et je serais bien surpris si je ne devinais pas juste.

John Huggs ne répondit pas.

Connaissant la force extraordinaire du Caïque, la supposition du lepero lui parut très vraisemblable.

Les dents serrées, il murmura quelques paroles intelligibles, paroles de menace et de fureur sans doute ; puis élevant la voix et s'adressant aux nombreux bandits qui l'entouraient :

— Nous nous battons aujourd'hui, leur cria-t-il.

— Je vous promets une revanche terrible.

— Préparez-vous !

De nombreux vivats accueillirent ces paroles, et les pirates s'éparpillèrent dans le camp.

John Huggs suivi de la Couleuvre se rendit sous la tente.

Ces deux personnages eurent un entretien qui dura un quart d'heure à peine.

Quand ils sortirent, le chef des pirates relevé calme dit avec assurance :

— Le succès est infaillible.

— Cette fois, nous les tenons.

— Mais comme il faut tout prévoir, même l'impossible, observa la Couleuvre, n'oubliez pas d'assurer nos moyens de vengeance en cas de défaite.

— Notre réussite est assurée, j'en réponds, dit John Huggs ; mais soyez tranquille : en cas de malheur, je serai toujours en mesure de remplir nos conventions.

Puis, appelant un pirate, il lui donna l'ordre de prévenir les chefs de compagnies qu'un conseil de guerre allait être tenu.

Quelques minutes après, les lieutenants de la troupe étaient rassemblés autour de leur chef.

— Gentlemen, leur dit ce dernier avec une brutalité tout américaine, si je me suis acharné depuis si longtemps à la poursuite de la caravane Lincourt, ce n'est pas, vous le savez, pour piller un convoi où nous ne trouverions pas de quoi nous payer de nos peines.

— J'ai d'autres projets que vous ne tarderez pas à connaître.

— Sachez seulement qu'aujourd'hui le moment d'agir sérieusement est venu.

— Il est temps d'en finir avec cette caravane qui nous résiste depuis trop longtemps.

— Nous allons tenter un coup décisif.

— Si vous savez me seconder, je puis vous répondre du succès.

— Je n'ai pas à vous expliquer mon plan d'attaque : il n'existe pas.

— C'est une bataille défensive que nous allons livrer.

— C'est à l'abri de tout danger sérieux que nous allons écraser nos adversaires.

— Et pour vous prouver que toutes les chances sont de notre côté, je vous apprendrai que déjà un grand nombre de trappeurs sont bloqués par les nôtres dans une impasse où ils se sont imprudemment engagés.

— Par suite, les forces de la caravane sont considérablement amoindries, et vous voyez comme moi qu'il sera facile de lui porter un coup mortel.

Ce speech du capitaine fut accueilli par des bravos enthousiastes, et, sur l'ordre qui leur en fut donné, les lieutenants rassemblèrent aussitôt leurs hommes.

Pendant ce temps, John Huggs s'occupa d'envoyer des pièces de canon aux quarante pirates qui gardaient la crevasse.

Il n'était pas absolument persuadé de l'utilité indispensable de cette mesure ; mais comme il connaissait l'audace des trappeurs aussi bien que l'excessive prudence de ses bandits, il se dit que ces derniers, se sentant soutenus par de l'artillerie, ne plieraient pas quoi qu'il arrivât.

Quand toute sa troupe fut sous les armes et l'artillerie, attelée, le capitaine adressa quelques nouvelles recommandations à ses lieutenants et donna le signal du départ.

Arrivés à une bifurcation de la vallée que l'on suivait depuis environ vingt minutes, John Huggs et la Couleuvre se séparèrent.

Celui-ci s'engagea avec une troupe nombreuse et six canons au milieu des montagnes, et disparut bientôt au détour d'un large ravin.

Le capitaine, avec deux canons et cinquante pirates seulement, continua sa route dans la direction du chemin creux qu'avaient pris les trappeurs pour arriver à la montagne du Nid-de-l'Aigle.

Bientôt il arriva à la barricade abandonnée.

Alors il put voir que le récit qui lui avait été fait n'était aucunement exagéré.

De larges taches rouges et encore humides

marbraient le sol sableux : ça et là des débris sanglants et des lambeaux humains avaient été oubliés par les bandits enlevant à la hâte leurs morts et leurs blessés.

L'amoncellement de rochers broyés dans leur chute et comblant à demi une partie du chemin creux :

Les canons enlevés et leurs affûts brisés :

Tout témoignait de l'irrésistible violence de l'attaque devant laquelle les pirates avaient dû fuir ou succomber.

John Huggs, après avoir examiné le terrain, se dit que pareille agression ne pouvait se renouveler, et il fit réparer et remettre la barrière.

Puis, ayant fait remplacer les deux canons enlevés par ceux qu'il avait amenés, il rassembla ses bandits et donna devant eux ses instructions au lieutenant qui devait les commander.

Et ajouta en terminant :

— Si vous ne pouvez résister, si vous vous apercevez que l'on tourne, battez en retraite précipitamment et ne vous laissez pas prendre.

— Quand l'ennemi sera dans cette position, je me charge de le déloger.

Le capitaine prononça ces derniers mots en homme parfaitement sûr de son fait ; puis il s'éloigna et disparut dans les rochers.

Vingt minutes plus tard, il avait rejoint la Couleuvre et sa nombreuse troupe, qui stationnaient sur un point culminant de la chaîne de montagnes.

De cet endroit, on découvrait de vastes espaces et le regard pouvait plonger jusqu'au fond des plus étroites gorges.

On dominait la barrière du chemin creux et ce chemin lui-même sur une partie de son parcours.

John Huggs examina attentivement cette formidable position et promena un regard satisfait autour de lui.

— Eh bien ! lui demanda la Couleuvre, n'ai-je pas eu une bonne idée ?

— Excellente ! fit le capitaine.

— Ce mamelon est une véritable forteresse.

— Il est impenetrable et presque inattaquable, car on ne peut le canonner que bas en haut.

— Décidément, personne ne passera sans notre permission.

Et, s'adressant à son lieutenant, John Huggs ordonna :

— Allons ! à l'œuvre !

— Nous n'avons pas de temps à perdre.

— Les canons d'abord !

Aussitôt les pièces d'artillerie furent mises en batterie derrière un épais rempart naturel de rochers et de terre, dans lequel furent pratiquées des embrasures.

Et, tandis que s'opérait ce travail, de nombreux caissons pleins de projectiles étaient rangés à l'abri d'une seconde ceinture de rochers et à portée des artilleurs.

Ces premières dispositions prises, John Huggs divisa sa troupe en plusieurs compagnies et garnit de nombreux tirailleurs les approches de la position, ainsi que diverses crêtes faciles à défendre et les abords de ce chemin creux, cette seule voie dans laquelle devait s'engager la caravane pour atteindre la montagne du Nid-de-l'Aigle.

Grâce à l'énergie et à l'étonnante activité de John Huggs, tous ces préparatifs s'exécutèrent très rapidement.

Il n'était pas midi quand ils se trouvèrent complètement terminés, et quand le capitaine, ayant rejoint la Couleuvre, lui dit avec un sinistre ricardement :

— Nous le tenons enfin, ce noble comte de Lincourt, lui et ses invincibles trappeurs !

Certes, le chef des pirates pouvait espérer d'écraser la caravane, si, comme tout le faisait supposer, le comte marchait en avant.

Dans une position aussi formidable que celle occupée par son artillerie, John Huggs pouvait couvrir de plomb et de fer le seul défilé praticable pour des wagons et des chevaux : il pouvait tout broyer sans craindre qu'on lui ripostât.

Un seul plateau dominait sa batterie, et il aurait été possible, tirant de cet endroit élevé, d'empêcher le service des pièces ; mais le danger n'était pas plus là qu'ailleurs : comment supposer en effet que l'on arrivât à monter de l'artillerie sur ces pentes à peine accessibles pour des hommes à pied.

Jamais la caravane n'avait couru un danger aussi grand que celui auquel allait l'exposer la marche en avant.

L'embuscade était organisée avec une admirable habileté.

C'était un obstacle que l'on ne pouvait ni vaincre ni éviter. . .

Leur piège tendu, John Huggs et la Couleuvre, l'oreille au guet et le cœur plein d'espoir, pareils à des animaux de proie, attendirent leurs victimes.

Quand M. de Lincourt fut rentré dans sa tente, Tomaho et Sans-Nez se regardèrent un moment comme pour se demander :

— Qu'allons-nous faire ?

— Ma foi ! dit le Parisien, puisque notre mission est terminée, je crois que nous pouvons nous reposer en attendant le jour.

— Je vois que le comte a besoin de réfléchir avant d'arrêter son plan de bataille.

— Mon frère a raison, fit le géant.

— Moi je vais aller voir Conception.

— Et tes canons ? dit Sans-Nez.

— Tu ne les portes pas au pare d'artillerie.

— Je les porte, répondit Tomaho en ramassant les pièces et en s'éloignant.

Au point du jour, M. de Lincourt qui n'avait pas fermé l'œil depuis son entrevue avec Sans-Nez et Tomaho, fit appeler M. de Senneville et le colonel d'Éragny.

En quelques mots, il les mit au courant de la situation et termina en disant :

— Il faut que ces pirates aient rusé bien adroitement pour échapper aux recherches de nos éclaireurs et de nos batteurs d'estrade.

— Évidemment ils ont suivi une route connue d'eux seuls pour arriver avant nous dans ces montagnes.

— Quoi qu'il en soit, j'ai commis une faute en divisant nos forces et en laissant au pied du Nid-de-l'Aigle l'élite de ma troupe.

— Je crois enfin, messieurs, que nous allons être obligés d'engager une lutte terrible et de laquelle nous ne sortiront peut-être pas vainqueurs.

— Je me garderais d'exprimer cette crainte devant qui que ce soit, mais à des hommes de votre valeur et de votre caractère, je dois faire connaître toute ma pensée.

— Avant de prendre aucune mesure sérieuse, j'ai tenu à vous consulter ; et maintenant que vous pouvez envisager le péril dans toute sa gravité, éclairiez-moi de vos conseils.

— Mon cher comte, dit le colonel après quelques moments de réflexion, je crois que nous ne devons pas laisser aux pirates le temps de s'établir fortement dans leurs positions et qu'il faut les assaillir sans aucun retard.

— Nous pouvons perdre beaucoup de monde dans une seule affaire ; mais n'en perdrons-nous pas en différant notre attaque ?

— Nous pouvons d'ailleurs espérer que les trappeurs qui sont au Nid-de-l'Aigle trouveront le moyen d'opérer une diversion sur le derrière de l'ennemi.

— Voici qui entrerait assez dans mes vues, dit le comte.

— Attendre, différer, c'est nous épuiser en escarmouches et nous faire tuer en détail.

— Qu'en pensez-vous, baron ?

— Moi, répondit M. de Senneville, je suis moins pressé d'entamer la lutte.

— Toutefois je ne saurais me prononcer avant de connaître exactement les forces des pirates et d'être parfaitement renseigné sur les dispositions qu'ils ont prises.

— Avez-vous un homme : un seul, capable d'explorer les montagnes et de se rendre compte exactement des forces que nous aurons à repousser ?

— Je dis un seul homme, car une troupe d'éclaireurs opérerait moins facilement et donnerait l'éveil aux pirates.

— Votre avis est des plus sages, dit le comte, et je vais en profiter sans perdre une minute.

— J'ai un vieux trappeur que Grandmoreau estime fort et qui nous a déjà rendu de pareils services.

Et s'adressant au planton qui se promenait devant la tente, il lui ordonna :

— Qu'on fasse venir Touchard !

Quelques minutes après, le vieux trappeur se présentait devant son chef.

C'était un homme de cinquante-cinq à soixante ans, aux cheveux et à la barbe gris-sourcils, au visage brisé, hâlé, tanné par l'air vif de la savaane.

Court, trapu et large d'épaules, il devait être d'une force peu commune.

Son œil vif et pétillant d'intelligence s'abritait sous d'épais sourcils broussailleux qui donnaient à sa physionomie un air dur, mais non repoussant.

C'était un véritable type de montagnard basque.

M. de Lincourt lui expliqua rapidement ce dont il s'agissait, et insista surtout sur la rapidité avec laquelle devait être opérée la reconnaissance.

Touchard écouta sans faire une seule observation.

Puis, le comte ayant cessé de parler, il demanda :

— C'est tout ?

— C'est tout.

— Bon ! fit le trappeur en jetant sa carabine sur son épaule.

— Je me charge de l'affaire.

— Dans deux ou trois heures, vous aurez de mes nouvelles.

Et il s'éloigna en sifflant une fanfare de chasse.

M. de Lincourt, parfaitement décidé à ne pas rester dans l'inaction, quel que fût le rapport de Touchard, donna l'ordre de tout préparer pour se remettre en marche.

Il fit distribuer des cartouches, des vivres, et veilla lui-même à ce que la levée du camp eût lieu dans les meilleures conditions.

Sans annoncer positivement qu'on allait se battre, il le laissa pressentir en invitant tout le monde à prendre les précautions nécessaires pour exécuter une marche longue, difficile et dangereuse.

Quand enfin il eut pris toutes les mesures que lui prescrivait la prudence, il fit appeler Sans-Nez et Tomaho ; dans un long entretien, il leur fit raconter de nouveau leur expédition nocturne, leur demanda force détails sur la situation des trappeurs qui se trouvaient au delà du précipice, et il estima en fin de compte que le nombre des bandits commandés par John Huggs devait être considérable.

Cet entretien n'était pas achevé, quand Touchard, après trois heures d'absence, se représenta devant son chef.

L'intelligent trappeur avait complètement réussi dans sa périlleuse entreprise.

Il fit un rapport parfaitement clair et détaillé sur la position de l'ennemi.

Il énuméra ses forces, détermina l'emplacement de la barrière du chemin creux et de la batterie qui pouvait couvrir de son feu

tous les défilés des montagnes et particulièrement ce chemin creux, le seul que la caravane pût suivre.

Et termina en disant :

— Le passage est peut-être possible, mais à coup sûr il est excessivement dangereux.

Il n'y aurait qu'un moyen, ce serait de bousculer leur artillerie en montant deux ou trois pièces sur un certain plateau qui domine leur batterie.

— Mais, ajouta naïvement le trappeur, je ne devrais même pas en parler, de ce moyen, car le plateau en question m'a paru très étroit et il est situé sur un pic inaccessible.

Quand Touchard eut cessé de parler, M. de Senneville et le colonel d'Eragny, qui avaient été appelés pour entendre son rapport, échangeèrent un regard de consternation et attendirent que le comte donnât le premier son avis.

— Notre situation est plus mauvaise que je ne le pensais, fit ce dernier après un court silence.

— Les difficultés s'accroissent et les obstacles grandissent.

— Néanmoins je persiste dans cette idée qu'il faut à tout prix marcher en avant.

— Qu'en pensez-vous, Baron ?

Je vous dirai franchement, répondit M. de Senneville, qu'une attaque immédiate et a découvert me paraît des plus dangereuses.

— John Huggs doit avoir pris ses mesures pour résister au choc, si violent qu'il soit, et il se croit certainement en mesure de nous exterminer.

— Je pense donc qu'il vaut mieux ne pas le harceler, et que nous ayons un véritable siège à faire.

— Notre troupe manie au si bien la pelle et la pioche que la carabine ; n'avons donc que lentement et sûrement ; creusons des tranchées, abritons-nous, et nous arriverons à forcer le passage et à repousser l'ennemi.

— Voilà, je le crois, ce que nous conseille la prudence.

En toute autre circonstance, dit à son tour M. d'Eragny, en pays civilisé surtout je ne reculerais pas devant cette idée de prolonger la lutte et de faire une espèce de siège régulier, mais ici je ne puis admettre cette manière de procéder, et voici mes raisons :

— Nous allons perdre un temps précieux.

— Nous allons gaspiller nos munitions de guerre, épuiser nos vivres ; et n'oubliez pas, je vous prie, que déjà nous n'avons plus que de l'eau à boire.

M. de Lincourt termina la discussion en disant :

Ainsi, messieurs, tenez-vous prêts.

— Dans deux heures nous partons.

Et, sans plus tarder, l'ordre fut transmis à tous de prendre les dispositions nécessaires pour la levée du camp.

Secouru par le colonel d'Eragny et M. de Senneville, le comte surveilla les préparatifs de départ avec une attention particulière.

Il inspecte les attelages et fait soigneusement fermer les wagons contenant les engins et munitions de guerre.

Il forme une arrière-garde qui doit protéger les femmes.

Il prend et prescrit enfin toutes les mesures que comporte la gravité de la situation.

Mais il ne tarde pas à remarquer que ses instructions sont reçues avec distraction.

Une vague agitation se produit, des groupes se forment, et nombre de gens quittent leur besogne pour aller aux informations.

M. de Lincourt, étonné et irrité à la fois, s'approche d'un rassemblement.

Tout le monde s'écarte devant lui.

(A suivre.)

LOTÉRIE NATIONALE DE COLONISATION

Sous le patronage de M. le Curé A. LABELLE.

Au profit de l'Œuvre des Sociétés Diocésaines de Colonisation de la Province de Québec, Fondé en Juin 1887, sous l'autorité de l'Acte de Québec, 37 Vict., chap. 36.

Classe D.

LE QUARANTE-UNIÈME TIRAGE MENSUEL AURA LIEU

Mercredi, le 17 Décembre, 1890

A 2 HEURES. P. M.

Valeur des Lots - - - \$55,000

Gros lot : Un Immeuble de \$5,000.

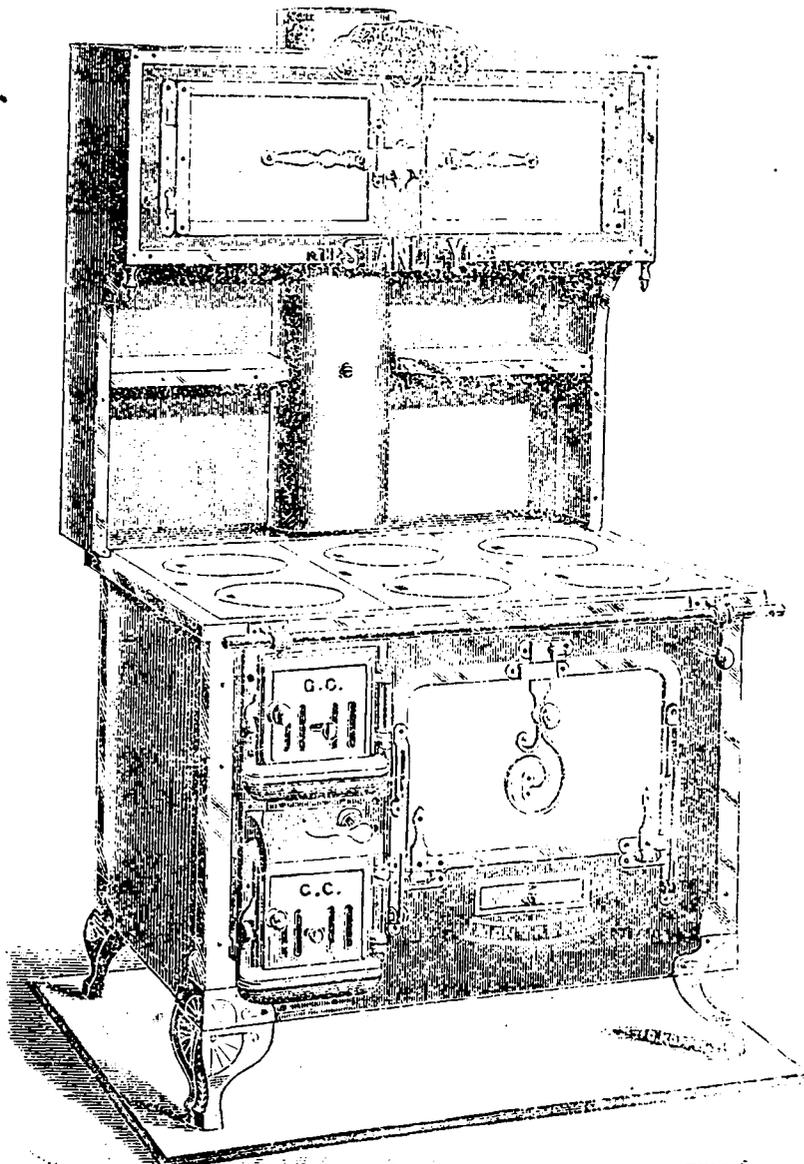
NOMENCLATURE DES LOTS

			LOTS APPROXIMATIFS	
1 Immeuble de.....	\$5,000	\$5,000		
1 " " " " " "	2,000	2,000		
1 " " " " " "	1,000	1,000	100 Montres d'argent.....	\$25 2,500
4 Immeubles de.....	500	2,000	100 " " " " " "	15 1,500
10 " " " " " "	300	3,000	100 " " " " " "	10 1,000
30 Aménagements de.....	200	6,000	1000 " " " " " "	10 10,000
60 " " " " " "	100	6,000	1000 Services de toilette.....	5 5,000
200 Montres d'or.....	50	10,000		

2607 lots valant - - - - 55,000.

\$1.00 LE BILLET. - II BILLETS POUR \$10.00

Il est offert au porteur de tout numéro gagnant, de lui payer en espèces, le montant de son lot, moins une commission de dix pour cent.
Les noms des gagnants ne sont pas livrés à la publicité, à moins d'une autorisation spéciale.



GODE. CHAPELLAU
Coffres-Forts et Poêles de Cuisine en Acier
320 RUE SAINT-LAURENT, MONTREAL
Téléphone Fédéral 828.
Téléphone Bell 133.

POUR LES VERS CHOCOLAT à la CRÈME

DE DAWSON

Le remède contre les VERS le plus plaisant et le plus sûr qui ait encore été offert au public.

Recommandé par les Médecins

EN VENTE PARTOUT

25 Cents la Boîte.

La seule Loterie protégée par le Gouvernement

MEXICAIN

NATIONAL

LOTÉRIE

— DE LA —

CHARITÉ PUBLIQUE

ETABLIE EN 1878.

N'ayant aucun rapport avec aucune compagnie se servant du même nom.

LE PROCHAIN TIRAGE MENSUEL

aura lieu dans le

PAVILLON MAURESQUE

— DE LA —

Ville de Mexico,

JEUDI, 8 JANVIER 1891

LE PRIX CAPITAL ETANT DE \$60,000.

Par les conditions du contrat, la compagnie doit déposer le plein montant de tous les prix compris dans le tirage, avant de pouvoir vendre un seul billet, et recevoir le permis officiel suivant :

CERTIFICAT : Je, par les présentes, certifie que la Banque de Londres et Mexico a en dépôt les fonds nécessaires pour garantir le paiement de tous les prix qui seront gagnés au tirage de la Loterie de Bienfaisance Publique.

APOLINAR CASTILLO, Intervenant.

De plus, la compagnie est tenue de distribuer cinquante-six pour cent de la valeur de tous les billets en prix — une proportion plus élevée que n'importe quelle autre loterie.

80,000 Billets à \$4.00 \$320,000

Prix des billets, Argent américain.

Billets entiers \$4, demi-billets \$2, quarts de billets \$1.

LISTE DES PRIX

1 Prix capital de \$60,000	fait	\$60,000
1 Prix capital de 20,000	fait	20,000
1 Prix capital de 10,000	fait	10,000
1 Grand prix de 2,000	fait	2,000
3 Prix de \$1,000	font	3,000
6 Prix de 500	font	3,000
20 Prix de 200	font	4,000
100 Prix de 100	font	10,000
310 Prix de 50	font	15,500
351 Prix de 20	font	7,020

PRIX APPROXIMATIFS

150 Prix de \$60, approximatifs du prix de \$60,000	\$9,000
150 Prix de \$20, approximatifs du prix de \$20,000	7,500
150 Prix de \$10, approximatifs du prix de \$10,000	6,000
729 Prix de \$20, décidés par \$60,000	15,950

2276 se montant à \$178,500

L'on paie tous les prix vendus aux Etats-Unis en plein argent américain.

Faites vos remises par lettres ordinaires, contenant des mandats, Money Orders, qui sont émis par toutes les compagnies d'Express, ou par lettres enregistrées.

Les lettres contenant de l'argent doivent être invariablement enregistrées.

ADRESSEZ

U. BASSETTI,
CITE DE MEXICO, Mexico.

"LE SAMEDI" est imprimé avec l'encre

— DE —

SHELDON COLLINS' SON & CO.,

32 and 34 Frankfort Street, New-York

THEATRE - ROYAL

SPARROW & JACOBS..... PROP. ET CERANT.

Semaine commençant Lundi, le 15 Décembre.
Après-midi et soirée.

L'EXCELLENTE COMPAGNIE DE

HINES & REMINGTON

DANS UNE JOLIE COMEDIE MUSICALE.

NOUVELLES CHANSONS, DANSES, Etc.

PRIX D'ADMISSION :

10, 20 et 30c. Sièges réservés, 10c extra.

Plan toujours ouvert au Théâtre de 9 a.m. à 10 p.m.

Semaine suivante : Devil's Mine.

MAISON FONDÉE EN 1859

HENRY R. GRAY

CHIMISTE-PHARMACIEN

122, RUE SAINT-LAURENT, 122
MONTREAL

La préparation des prescriptions de médecins est sous le contrôle direct du propriétaire, aidé de gradués compétents. Les médecins de la campagne, les institutions publiques, les collèges et les couvents, sont servis de Drogueries pures, aux prix du gros.

SPECIALITÉS

GRAY'S CASTOR FLUID, pour les Cheveux.
GRAY'S DENTAL PEARLINE, pour les Dents.
GRAY'S SAPONACEOUS DENTIFRICE, pour les Dents.
GRAY'S CHLORALYNE, pour le Mal de Dents.
GRAY'S "WHITE ROSE LANOLIN CREAM," pour mains crevassées, peau rude, etc.

HENRY R. GRAY

CHIMISTE-PHARMACIEN

122 RUE ST. LAURENT, MONTRÉAL



Vous ne payez rien du tout

C'EST GRATIS

Pour l'examen. Coupez cette annonce, envoyez-la à notre adresse et nous vous enverrons la montre par express. "C. O. D.", franc de port; nous payons les frais de transport. Vous pouvez l'examiner; si vous ne la trouvez pas telle que décrite ici, laissez-la entre les mains de l'agent sans en rien dire, nous en serons parfaitement satisfaits, vous n'avez qu'à lui payer notre PRIX SPECIAL \$5.98 et garder la montre. Une montre comme celle-ci n'a jamais été annoncée sur les journaux auparavant. C'est un MARC-CHIFFRE D'OR qui mérite toute votre attention. Cette montre est fabriquée d'une composition métallique recouverte de dix lamelles d'or de 18 carats, garantie en tout. Le boîtier, le couvercle, etc., sont gravés à la main, teints en vert et garnis de FEELZ GARDE AUX IMITATIONS.

Pour Monsieur ou Dame

Le mouvement imite beaucoup le "Waltham" richement monté sur rubis, vis-à-vis de 15,000 battements à l'heure, balancier à expansion, pignon et échappement breveté et garanti chronomètre fiable. Une garantie est envoyée avec la montre. On veut ces montres pour \$25.00 partout ailleurs. Adressez SEARS & CO., 112 Rue Yonge, Toronto, Can.

PILULES DE NOIX LONGUES COMPOSEES

DE MCGALE

RECOUVERTES DE SUCRE.

Pour la guérison certaine de toutes

AFFECTIONS BILIEUSES, TORPEUR DU FOIE, MAUX DE TÊTE, INDIGESTIONS, ETROUDDISSEMENTS.

Et de toutes les maladies causées par le mauvais fonctionnement de l'estomac.

Ces pilules sont fortement recommandées, comme étant un des plus sûrs et plus efficaces remèdes contre les maladies plus haut mentionnées. Elles ne contiennent pas de mercure ni aucune de ces préparations. Tout en étant un puissant purgatif, pouvant être administré dans n'importe quel cas, elles ne contiennent aucune de ces substances délétères qui pourraient les rendre préjudiciables à la santé des enfants ou des personnes âgées.

B. E. MCGALE

PHARMACIEN

2123 rue NOTRE-DAME

LA PRESCRIPTION DU DR. NELSON

Est le meilleur remède pour le

Rhume, Bronchite, Etc.
25c. LA BOUTEILLE

Laviolette & Nelson, pharmaciens, 1805 Notre-Dame.
Importateurs de Remèdes Français. Agents pour la Liqueur de Goudron de Norwege.

ATTRACTION SANS PRECEDENT

PLUS DE DEUX MILLIONS DISTRIBUES

L.S.L.

LOTÉRIE DE L'ETAT DE LA LOUISIANE

incorporé par la législature pour des fins d'éducation et de charité, et reconnu dans la constitution actuelle de l'Etat, en 1870, par une majorité écrasante du vote prochain, et

Devant continuer jusqu'au 1er Janvier 1895.

Les grands tirages extraordinaires, ont lieu semi-annuellement (en Juin et en Décembre), et les tirages à NOMBRE SIMPLE ont lieu dans chacun des autres dix mois de l'année. Tous les tirages se font en public, à l'Académie de Musique, Nouvelle-Orléans, La.

Reputée depuis vingt ans pour l'intégrité de ses tirages et la promptitude de ses paiements.

Nous certifions par les sceaux que nous surveillons les arrangements pour tous les tirages mensuels et semi-annuels de la Loterie de l'Etat de la Louisiane, que nous gérons personnellement les tirages mêmes, et que ces tirages sont faits avec honnêteté, impartialité et bonne foi envers tout le monde; et nous autorisons la Compagnie à se servir de ce certificat avec "fac simile" de notre signature dans ses annonces.

John J. Eucly
Commissaires.

Nous, soussignés, banques et banquiers, payerons tous les prix gagnés à la Loterie de l'Etat de la Louisiane qui seront présentés à nos comptoirs.

R. M. WALMSLEY, Président Louisiana National Bank
PIERRE LANOUX, Président State National Bank
A. BALDWIN, Président New-Orleans National Bank
CARL KOHN, Président Union National Bank.

GRAND TIRAGE MONSTRE

L'ACADEMIE DE MUSIQUE, Nouvelle-Orléans,
MARDI, 16 DECEMBRE 1890.

Prix Capital . . . \$600,000

100,000 Billets dans la roue.

LISTE DES PRIX:

1 PRIX DE \$600,000, soit	\$600,000
1 PRIX DE \$200,000, soit	200,000
1 PRIX DE 100,000, soit	100,000
1 PRIX DE 50,000, soit	50,000
2 PRIX DE 20,000, soit	40,000
5 PRIX DE 10,000, soit	50,000
10 PRIX DE 5,000, soit	50,000
25 PRIX DE 2,000, soit	50,000
100 PRIX DE 800, soit	80,000
200 PRIX DE 600, soit	120,000
500 PRIX DE 400, soit	200,000

PRIX APPROXIMATIFS

100 PRIX DE \$1,000, soit	\$100,000
100 PRIX DE 800, soit	80,000
100 PRIX DE 600, soit	60,000

PRIX TERMINAUX

1,000 PRIX DE \$200, soit	\$200,000
3,144 Prix se montant à	\$2,150,600

PRIX DES BILLETTS :

Billet Complet, \$40; Demis, \$20; Huitièmes, \$5
Vingtièmes, \$2; Quarantièmes, \$1.

Prix des Clubs: 55 Billets d'une piastre pour \$50.00

Envoyer tout argent par l'Express, et la Compagnie paiera les frais de port.

M. A. DAUPHIN,
Nouvelle-Orléans, La.

NOUBLIEZ PAS que la charte actuelle de la Loterie de l'Etat de la Louisiane, qui forme partie de la constitution de l'Etat de la Louisiane et qui a été déclarée par la Cour Suprême des Etats-Unis, un contrat avec l'Etat de la Louisiane et une partie de la constitution de cet Etat, n'expire que le premier Janvier 1895.

La législature de l'Etat de la Louisiane, qui s'est ajournée le 10 de juillet cette année, a ordonné qu'un amendement à la constitution de l'Etat soit soumis au peuple, à une élection qui aura lieu en 1892, amendement destiné à prolonger la charte de la Compagnie de la Loterie de l'Etat de la Louisiane jusqu'en l'année mil neuf cent dix-neuf. C'est l'opinion générale, que le vote populaire sera en faveur de la Loterie.